

**Trésor de reliques
de l'abbaye
de Ganagobie**

Trésor de reliques

Catalogue de l'exposition présentée à la cathédrale Saint-Jérôme à Digne-les-Bains

5 juillet-30 septembre 2022

Commissariat, textes, choix des illustrations et notices

Préface du Frère André Ardouin, abbé de Ganagobie

Autres textes :

Frère Matthieu Vassal, trésorier et archiviste (FMV)

Marie-Christine Braillard, conservateur territorial en chef du patrimoine honoraire, ancien conservateur départemental (MCB)

Maïna Masson-Lautier, conservateur en chef du patrimoine, Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général (MML)

Jean-Christophe Labadie, directeur des Archives départementales et conservateur des antiquités et objets d'art des Alpes-de-Haute-Provence (JCL)

Crédits photographiques

Frédéric Pauvarel, Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général

Relecture

Céline Bonnard, directrice-adjointe
(Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence)

Régie des œuvres

Claude Badet, conservateur délégué des antiquités et objets d'art des Alpes-de-Haute-Provence

Pascal Boucard, Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence

Montage de l'exposition

Pascal Boucard, Pierre Chaland, Philippe Cochet
Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence

ISBN 978-2-86004-057-0

Imprimerie Riccobono, 83490 Le Muy

© Conseil départemental des Alpes-de-Haute-Provence, Archives départementales, 2, rue du Trélus, 04000 Digne-les-Bains

archives04@le04.fr
www.archives04.fr

Dépôt légal : juillet 2022

Exemplaire gratuit, ne peut être vendu

Cliché de couverture

Reliquaire de la sainte Croix, saint Laurent, saint Marc, saint Hilaire, saint Stefan (détail)

® Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

**Trésor de reliques
de la communauté
Sainte-Marie-Madeleine
à Ganagobie**

XVIII^e-XX^e siècle

Table des matières

Préface	5
Avant-propos	7
LES ŒUVRES.....	9
Introduction	11
Fernand Py (1887-1949).....	12
Edgar Delvaux (1908-1970).....	13
Marcel Feuillat (1896-vers 1963).....	15
Figures bénédictines fondatrices	16
Reliquaire de sainte Marie-Madeleine	21
Reliquaire de saint Maur	24
Reliquaire de saint Placide	26
Reliquaire de saint Martin de Tours	28
Reliquaire de sainte Scholastique.....	30
Croix-reliquaire	34
Reliquaire de saint Benoît	38
« Calice funéraire » de Cabestany	42
Saints Clous ou clous-reliquaires	46
Reliquaire de saint Laurent, saint Etienne et saint Hilaire	48
Paire de reliquaires	52
Boîte de soie blanche avec reliquaires tubulaires.....	54
<i>Agnus Dei</i>	56
Les thèques	60
Les reliquaires de saint Victor et saint Donat	62
CULTE	65
Les reliques dans la liturgie du monastère	67
Au commencement : la Règle de saint Benoît	67
Essor et fin du culte de Sainte Gaudentie.....	67
Sainte Marie-Madeleine, patronne du monastère.....	68
Saint Amédée de Lausanne, abbé d’Hautecombe	69
Sainte Érine	70
Après Vatican II	71
HISTOIRE	75
Le trésor des reliques.....	77
L’exposition des premières reliques.....	77
La constitution du trésor à Marseille.....	78
L’état du trésor à la fin du XIX ^e siècle d’après une liste de dom Gauthey.....	79
Les inventaires de l’exil	81
La mise en ordre du trésor.....	83
L’entrée des reliques au monastère	85
Des reliques les plus vénérables.....	85
L’enrichissement du trésor après 1920.....	88



Préface

Pour la treizième année consécutive, les Archives départementales et la Conservation des antiquités et objets d'art des Alpes-de-Haute-Provence offrent aux visiteurs de la cathédrale Saint-Jérôme de Digne-les-Bains une exposition qui met en valeur le riche patrimoine du département.

Cette année, l'abbaye de Ganagobie – un lieu de notoriété nationale – est une fois encore à l'honneur. En 2017, en ce lieu emblématique qu'est la cathédrale, nous avons proposé de découvrir les merveilleuses mosaïques posées au XII^e siècle au sol du chœur de l'église de Ganagobie. Cette année, c'est un autre trésor de l'abbaye qui est révélé aux visiteurs et usagers de la cathédrale, en l'occurrence des reliquaires de différentes époques, de l'Age baroque à l'Art déco et même jusqu'à des temps plus récents !

Les reliquaires abritent des reliques de nature variée - matières humaines et végétales, objets... – qui sont autant de supports matériels à la foi et qui sont ainsi vénérées par les fidèles catholiques. Quant aux reliquaires, il montre une variété de formes liées aux conceptions religieuses et esthétiques des époques au cours desquelles ils ont été conçus.

Je remercie les « bâtisseurs » de cette exposition : l'ancien conservateur départemental, Marie-Christine Braillard ; deux agents de la région SUD : Maina Masson-Lautier, conservateur en chef du patrimoine, dont les notices éclairent le sens des reliquaires, et Frédéric Pauvarel, dont les magnifiques photographies rendent compte de leur beauté. J'associe à ces remerciements les frères André Ardouin, abbé de Ganagobie, et Matthieu Vassal, pour le prêt de ces œuvres religieuses et pour leur contribution dans l'élaboration de ce catalogue. Enfin, je n'oublie pas les agents des Archives départementales, toujours prêts à édifier le plus bel écrin pour les objets exposés.

Je terminerai en souhaitant que cette exposition rencontre une fois encore le public le plus nombreux, qui, quelles que soient les raisons pour lesquelles il fréquente la cathédrale, bénéficiera d'une occasion rare d'admirer un pan de notre patrimoine.

Éliane Barreille
Présidente du Conseil départemental
des Alpes de Haute-Provence

< L'église de Ganagobie vers 1892

Arch. départ. des Alpes-de-Haute-Provence, 31 Fi 192, fonds Saint-Marcel Eysseric, négatif sur plaque de verre au gélatinobromure d'argent, 15 x 21 cm



Reliquaire de saint Martin de Tours (détail)

Edgar Delvaux, 3^e quart du XX^e siècle

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Avant-propos

Les humains ont toujours établi un pont entre le monde des vivants et celui des morts. Cela est particulièrement vrai avec ceux que l'on a reconnu comme saints. Les tombeaux gardent une mémoire des défunts. Ils sont là en souvenir de ceux qui nous ont précédés dans la mort. Mais plus simplement, et non liées toujours à un lieu, il y a les reliques, ces restes souvent minimes, conservés avec soin dans des supports parfois richement ornés. On en trouve dès les premiers siècles du christianisme, en lien avec la « vraie croix », ou avec des personnes vénérées comme saintes. Il y en a aussi en dehors de la religion chrétienne, dans le bouddhisme en particulier, ou dans des cultures africaines comme chez les Urhobo ou les Idoma, deux ethnies du sud du Nigéria. De nombreux séjours en Afrique m'ont personnellement sensibilisé à ces aspects-là.

Venant des Urhobo, on a des reliquaires anthropomorphes sous forme de statuette. Elles peuvent représenter un ancêtre fondateur. Les reliques sont contenues dans une cavité accessible par une porte frontale. Chez les Idoma, on rencontre des reliquaires sous forme d'un cou surmonté d'une tête. Le cou présente une petite cavité fermée par un morceau de verre. Dans d'autres ethnies, la statuette elle-même ne contient pas de reliques. Fixée par le piétement à un panier ou un coffre à reliques, elle s'impose comme gardienne des précieux restes. C'est le cas en Afrique centrale chez les Kota ou Bakota, et chez les Fang assez proches. Chez ces derniers, le *byeri* désigne précisément les os, constitués de fragments du crâne et d'os longs, qui se trouvent dans la boîte en écorce placée sous une statuette.

Comme on peut le voir dans la collection venant du trésor de l'Abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie, il y a un certain nombre de reliques contenues dans des statuette. Si de nos jours cette présentation revêt une vraie originalité, le phénomène est en fait très ancien. Dans le christianisme occidental, les reliques conservées dans des statuette apparaissent au plus tard au IX^e siècle. On connaît à ce propos la statue-reliquaire de sainte Foy de Conques. Contemporain est le buste de saint Maurice à Vienne, qui serait la première statue-reliquaire connue¹. Au tournant de l'an mil en Occident, ces statues-reliquaires ont pu faciliter le développement de la statuaire dans le monde chrétien, offrant une représentation tridimensionnelle de personnages reconnus pour leur sainteté. Jusqu'alors, l'interdit d'Exode 20,4 sur les images taillées dominait les consciences chrétiennes.

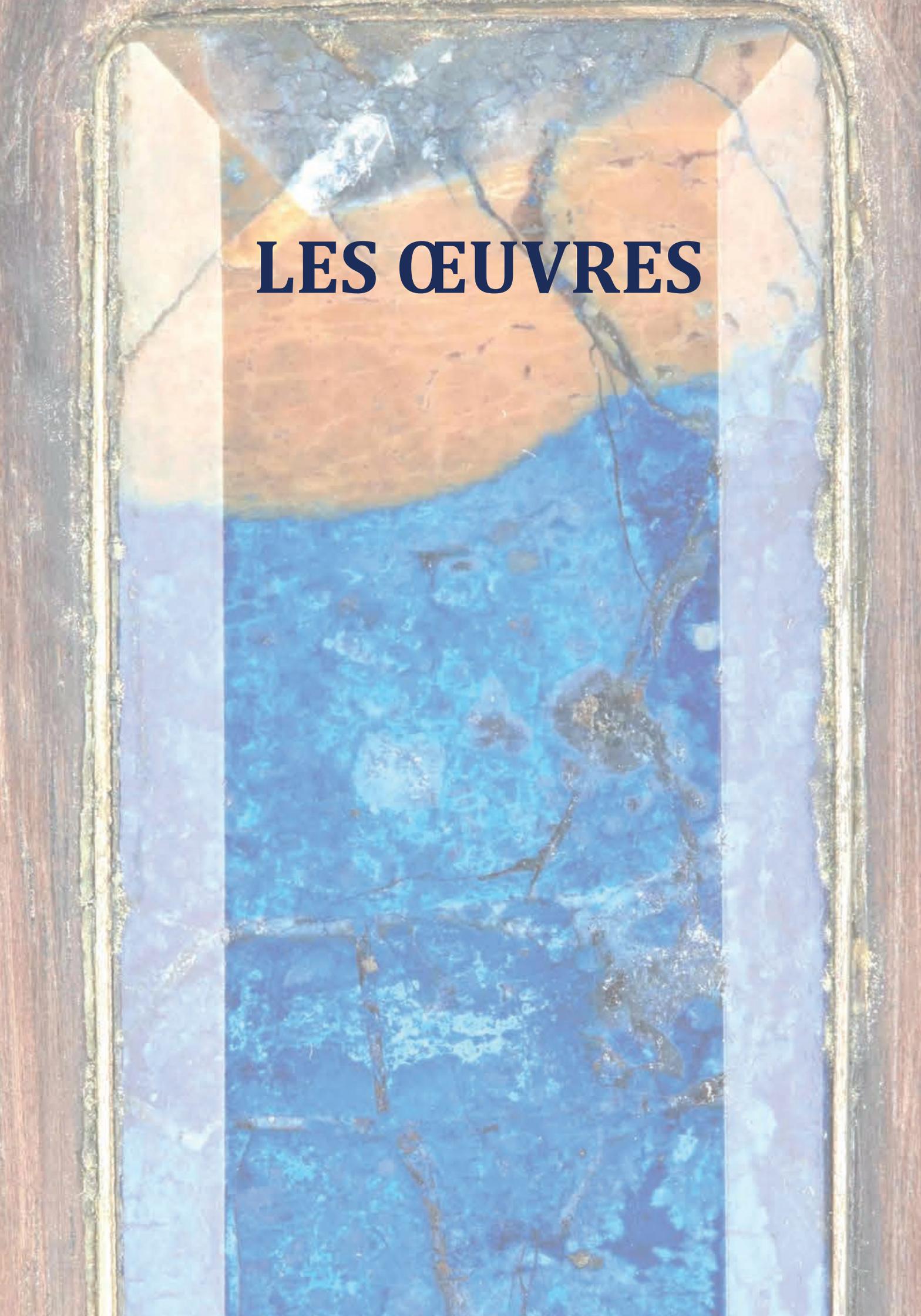
Les reliques veulent rendre présents au monde des vivants des personnages du passé vénérés pour leur sainteté. Elles peuvent donner l'illusion d'une présence effective. En pratique, elles se sont imposées pour les églises, qui, selon le canon 1237 §2 du Code de Droit Canonique de 1983, conserveront « *l'antique tradition d'inclure des reliques de martyrs ou d'autres saints sous l'autel fixe* ».

On gardera à l'esprit de ne jamais s'arrêter à la relique elle-même, mais d'aller au-delà à l'exemple de la vie des saints que nous vénérons de cette manière. La relique doit rester un support à la piété des fidèles et ne jamais devenir une fin en soi sous peine d'en faire une idole.

+ Fr. André Ardouin

Abbé de Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie

¹ Nous renvoyons à Marcel DURLIAT, « La genèse des statues-reliquaires », *Bulletin monumental*, t. 141, n° 2, 1983, p. 206-207.

The image shows the front cover of an antique book. The cover is bound in dark brown leather. A central rectangular panel is decorated with marbled paper. This panel is divided into three horizontal sections: a top section of light orange, a middle section of light blue, and a bottom section of a darker, more vibrant blue. The marbling pattern consists of irregular, vein-like shapes and spots. The entire marbled panel is framed by a thin, gold-colored border. The text 'LES ŒUVRES' is printed in a bold, black, serif font across the top section of the marbled paper.

LES ŒUVRES

Introduction

Des œuvres majeures et représentatives de l'art sacré du début du XX^e siècle sont présentées dans cette nouvelle exposition et étudiées dans ce catalogue.

Le XIX^e siècle est marqué par le réveil du sentiment religieux après la déchristianisation révolutionnaire. D'un point de vue artistique, l'historicisme et les vagues de « néo » caractérisant ce siècle, associés à une production de masse, rendue techniquement possible par la Révolution industrielle, génèrent une production qui permet de faire face aux besoins de remeublement des églises.

Le XX^e siècle s'ouvre, pour la France, avec la loi de 1905 sur la séparation des Eglises et de l'Etat. Elle met un coup d'arrêt à la production d'art sacré, pour environ deux décennies, l'art religieux cesse en effet d'être lié à la commande publique. Après la première guerre mondiale, un certain nombre d'intellectuels et d'artistes réagit vigoureusement contre l'art du XIX^e siècle, qualifié de « Saint-Sulpice » en raison du quartier du VI^e arrondissement de Paris, proche de l'église éponyme, où se trouvaient beaucoup de maisons de fabricants. Cette production, industrielle, sérielle est jugée sévèrement ; on lui reproche sa médiocre qualité, son manque de créativité, son style mièvre. Mais les artistes, comme Maurice Denis, regrettent également vivement la distance qui s'est établie entre l'œuvre et l'artiste, pour lui il est « inconcevable que l'artiste ne soit pas profondément chrétien ». Parallèlement, le sentiment religieux est en plein renouveau, recherchant un nouveau message évangélique et missionnaire.

Dans ce contexte, sont créées, à la fin et après la première guerre mondiale, de nombreuses associations artistiques qui se donnent pour mission de former des artistes à l'art chrétien. Réconciliant art et artisanat, elles sont composées d'architectes, de sculpteurs, de peintres, de décorateurs, d'orfèvres, de lissiers, brodeurs... L'urgence de reconstruire et meubler les édifices religieux après les destructions de 1914-1918 favorise leur développement. Parmi ces nouveaux groupements d'artistes chrétiens on peut citer les plus importantes : L'Arche ou encore Les Ateliers d'Art sacré. La première est fondée par Maurice Storez en 1917 ; elle se veut militante, engagée avec des positions théoriques et doctrinales affirmées. Aux côtés du fondateur, on trouve dès les débuts, la peintre Valentine Reyre (1889-1943), la brodeuse Sabine Desvallières (1891-1935), l'orfèvre Luc Lanel (1893-1935), les architectes Jacques Droz (1882-1955) et Maurice Brissart (1874- ?). Ils se réunissent épisodiquement à partir de 1917. Un peu plus tard, ils seront rejoints par l'architecte dom² Paul Bellot (1876-1944), les sculpteurs Fernand Py (1887-1949) et Henri Charlier (1883-1975). Tous se connaissent fort bien car ils ont déjà eu l'occasion de travailler ensemble. Autre groupement essentiel, Les Ateliers d'Art sacré sont fondés en 1919 par Georges Desvallières (1861-1950), Maurice Denis (1870-1943), artistes pionniers qui renouvellent la vision de l'art sacré. Au sein des Ateliers, les artistes catholiques sont formés à la pratique de tous les arts nécessaires à la fabrique d'objet du culte dans l'esprit du compagnonnage. Un des premiers membres de ce mouvement est le père Marie-Alain Couturier (1897-1954), dominicain. En 1937 il prend, avec le père Régamet, la direction de la revue *L'Art Sacré*, fondée deux ans auparavant, et qui va diffuser les idées nouvelles auprès du clergé, principal commanditaire des œuvres.

Parmi les statuettes reliquaires du trésor de Ganagobie, se trouvent des œuvres de Fernand Py et d'Edgar Delvaux. Tous deux sont élève ou collaborateur d'Henri Charlier, membre de l'Arche et sculpteur prolifique. Henri Charlier est notamment l'auteur de la Vierge à l'Enfant du cloître de l'abbaye Saint-Pierre de Solesmes ou encore du gisant en pierre de dom Guéranger, placé dans la crypte de l'abbaye en 1937 pour le centenaire de la fondation de la congrégation bénédictine de France. Dans son atelier, qui est aussi sa maison, Charlier accueille et forme de nombreux

² Dom est le titre donné aux pères bénédictins, employé systématiquement jusqu'au concile de Vatican II (vient du latin *dominus*, maître).

artistes chrétiens, dans la volonté de redonner à l'art chrétien une spiritualité, perdue selon lui avec le style sulpicien.

Fernand Py (1887-1949)

Fernand Py débute comme ouvrier ébéniste³. À 17 ans, il entre dans l'atelier du maître ivoiriste Alphonse Eckman à Dieppe. Il apprend alors la sculpture. Il rencontre Henri Charlier en 1912, avec lequel il collabore jusqu'en 1923, choisissant définitivement la voie de la sculpture religieuse. Il est lié aux Ateliers d'Art sacré et à l'Arche mais, plus tard, fait aussi partie du « groupe d'Auxerre » qui monte une exposition de l'Arche dans cette ville en 1920. Auteurs de statues en bois polychrome, parfois avec insertion de parties en ivoire, il travaille également dans le domaine des médailles ou encore de l'orfèvrerie, parfois en collaboration avec l'orfèvre parisien Armand Rivir (1883-1946), ou avec des monastères comme celui des bénédictines de Vanves, Biais⁴ en assure parfois la réalisation et la diffusion. La particularité de ces objets est le mariage des matériaux (ivoire, or, argent) : l'abbaye de Solesmes, qui lui commanda nombre de pièces, possède notamment un calice avec un nœud en ivoire⁵ issu d'une collaboration avec Armand Rivir en 1936 ; ainsi que des reliquaires, dont celui de saint Jacques. Il a créé de célèbres crèches, comme celle de Commensacq⁶, dans les Landes : sculptée vers 1935, elle est tirée en plâtre et connaît un grand succès, elle est présentée à l'exposition universelle de Paris en 1938. Il a également réalisé des œuvres monumentales comme le maître-autel des Missions catholiques à l'exposition de 1925 à Paris. Marqué dans son style par l'Art Déco, il est un des artistes les plus connus du renouveau de l'art chrétien de l'entre-deux-guerres. Il a été édité par Chéret et Louis Rouart, pour lesquels il conçoit des œuvres de série, vendues sur catalogue, mais se démarquant de l'art sulpicien.



Célébration de la messe à Ganagobie : un coffret-reliquaire de Delvaux est placé sous l'autel

© Abbaye de Ganagobie

³ Voir notamment Bernard BERTHOD, Elisabeth HARDOUIN-FUGIER, *Dictionnaire des arts liturgiques*, Paris, les éd. de l'Amateur, 1996 p. 380 ; *L'Art Sacré*, 1938, n° 27, p. 41-43 ; *Fernand Py (1887-1949)*, catalogue de l'exposition du musée d'Auxerre, Auxerre, musée d'Auxerre, 1979.

⁴ Maison Biais : fabricant et marchand d'objets religieux parisiens.

⁵ Voir : <https://www.abbayedesolesmes.fr/art-sacre>.

⁶ Voir la notice IM40001912 dans la base de données POP <https://www.pop.culture.gouv.fr/>.

Edgar Delvaux (1908-1970)

Originaire de Belgique où est né Edgar Delvaux, sa famille s'installe en France en 1914. Il est l'élève d'Henri Charlier au Mesnil-Saint-Loup (Aube). Artiste chrétien, il appartient au tiers-ordre franciscain et travaille essentiellement pour une production religieuse. Promoteur de la technique de la taille directe, il réalise des statues monumentales en pierre mais aussi de plus petites dimensions en bois polychrome. Il est également l'auteur d'émaux et de vitraux.



Plaque émaillée : procession des saints moines. Edgar Delvaux

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Une de ses œuvres les plus connues est la statue monumentale de l'église Notre-Dame-de-Toute-Prudence⁷, située sur le col de l'Iseran en Savoie (73). L'édifice est construit à l'initiative de Mgr Grumel, évêque de Maurienne ; il est inauguré le 20 août 1939. La guerre retarde le chantier. Mais, alors que l'église est presque terminée et que l'on pose l'autel, en 1939 Mgr Grumel choisit Edgar Delvaux pour la statue de la « Vierge prudente », patronne des alpinistes, qui sera placée à l'intérieur, et pour la statue monumentale de la façade sud du campanile. Cette dernière, de plus de quatre mètres de haut, monoxyle, est réalisée en marbre clair. Elle connaît un grand succès qui se manifeste par les nombreuses répliques commercialisées en taille réduite, sous l'appellation de Notre-Dame de l'Iseran. Plus tard, en 1954, il sculpte, sur bois, pour l'abbaye de Hautecombe, une Vierge à l'Enfant placée dans le chœur.



La Vierge de Hautecombe

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

⁷ Voir notamment la notice ACR0000166 dans la base de données POP <https://www.pop.culture.gouv.fr/>.

L'abbaye de Ganagobie possède dans son trésor de reliques plusieurs œuvres d'Edgar Delvaux : les trois statues reliquaires présentées dans l'exposition (de saint Maur, saint Placide, saint Martin), mais aussi trois coffrets de bois sculpté, avec fermeture à secret, ornés d'émaux destinés à recevoir des reliquaires tubulaires.

Toutes les œuvres présentées dans l'exposition sont réalisées sur bois, en taille directe. Edgar Delvaux, en plus de sa signature tient à le mentionner, en gravant sur l'œuvre, l'inscription « taille directe ».



Inscription et signature d'Edgar Delvaux

Sur le socle d'une statue-reliquaire

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Cette technique, contrairement à celle de la mise-aux-points, amène le sculpteur à travailler directement le morceau de bois (ou la pierre, l'ivoire, l'os, etc.) pour en faire émerger la forme, sans reproduire de modèle. Il peut cependant avoir produit des travaux préparatoires (croquis, patrons sur papier, dessins d'exécution). Ce type de taille « par soustraction » nécessite une grande maîtrise : aucun repentir n'est possible et l'artiste est soumis aux aléas du matériau... mais il laisse également une grande liberté de création. Les sculptures en taille directe sont ainsi toutes uniques. En raison de leurs propriétés physiques et mécaniques, le buis et tilleul sont considérés comme les bois les plus propres à la sculpture des « ouvrages délicats ». Le choix de ces bois, tout comme celui de l'ébène, par Edgar Delvaux est aussi dicté par leur aspect : la beauté propre du bois, sa couleur, sa texture sont des critères essentiels puisque la polychromie n'est que très discrètement utilisée par ce sculpteur. Si les œuvres présentées ici sont en général monolithe, d'autres éléments, parfois dans un autre matériau, tel que l'ivoire, ont pu être rapportés, introduits dans des cavités creusées à cet effet dans la ronde-bosse.

Pour la statue-reliquaire de saint Maur, il faut souligner la collaboration d'Edgar Delvaux avec l'orfèvre parisien Armand Rivir. Membre de l'Arche, ce dernier est bien connu pour avoir collaboré avec Fernand Py, mais cette association avec Edgar Delvaux est, en l'état actuel des connaissances, unique.

Marcel Feuillat (1896-vers 1963)



Célébration de la messe à Ganagobie : sous l'autel, le buste de saint Benoît

© Abbaye de Ganagobie

En Suisse, se plaçant dans la même mouvance de questionnement sur l'art sacré, un groupe d'artiste – architectes, peintres, orfèvres, maîtres-verriers et sculpteurs – se réunit à l'initiative d'Alexandre Cingria⁸ (1879-1945), entre 1919 et 1945 prenant le nom de Groupe de Saint-Luc ; il prendra successivement ceux de Groupe de Saint-Luc et de Saint-Maurice puis de Groupe romand de la Société de Saint-Luc. L'église Saint-Martin de Lutry, dans l'agglomération de Lausanne, est sans doute la réalisation la plus complète et la plus emblématique de cette association d'artistes.

Marcel Feuillat, orfèvre, en est un membre éminent, il collabore fréquemment avec Alexandre Cingria qui est d'ailleurs l'auteur d'une biographie de l'artiste⁹. Il y raconte leur rencontre au moment où il travaille à la décoration de Saint-Paul et de Notre-Dame à Genève et où il manque au Groupe de Saint-Luc un orfèvre ; Marcel Feuillat en deviendra le vice-président. Il est, jusqu'en 1936, professeur d'orfèvrerie à l'École des Arts industriels de Genève puis installe son atelier à Carouge (proche de Genève). Sur les nombreux chantiers religieux du Groupe, Feuillat réalise les objets du culte : calices, ostensoirs, ciboires, chandeliers d'autel, reliquaires, avec une grande virtuosité à la fois dans le travail de la ciselure et dans celui de l'émail, il crée également des tabernacles ou des Christ en croix plus ou moins monumentaux, ou encore des objets de dévotion tels que médailles ou broches.

À cette maîtrise technique s'ajoute, selon Cingria, une évidente dimension spirituelle inhérente à son œuvre. Il décrit en ces termes l'art de Feuillat : il « n'offre rien de fade, ni même de doux, ni rien de tempéré. C'est un art fort, savoureux, souvent violent, opulent et vibrant, digne de l'or, des pierres précieuses et des émaux dont il sait faire valoir les richesses, avec un don qui est certainement une grâce du ciel ». Des créations de Feuillat sont conservées dans de nombreuses églises suisses dont des édifices prestigieux comme la basilique Notre-Dame de Genève, la cathédrale Notre-Dame de Lausanne ou encore l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune. En France, il expose au Pavillon pontifical de l'exposition universelle de 1937 ; sa renommée est

⁸ Alexandre CINGRIA, « La décadence de l'art sacré », dans *Lausanne, Les Cahiers Vaudois*, 1917. On peut considérer ce texte comme le manifeste du Groupe de Saint-Luc.

⁹ Alexandre CINGRIA, « Marcel Feuillat, orfèvre », *L'Art religieux en Suisse romande*, 4, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1937.

suffisamment grande pour que la revue *L'Art Sacré*, en 1938, cite l'ouvrage de Cingria et écrit à propos de Feuillat qu'il « est un des meilleurs orfèvres de ce temps, un des plus beaux artistes de cette équipe de Saint-Luc qui, depuis vingt ans, peuple la Suisse romande d'œuvres si réussies »¹⁰.



Statue-reliquaire de sainte Marie-Madeleine de Fernand Py et de Marcel Feuillat (détail)

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Figures bénédictines fondatrices

Saint Benoît de Nursie (480- 547)

La vie de saint Benoît

Elle est originellement documentée par le Livre II des *Dialogues*, rédigé par Grégoire le Grand (pape de 590 à 604) vers 593, soit quelques décennies à peine après la mort de Benoît. Dès cette époque, Benoît est donc considéré comme une figure majeure du christianisme. Jacques de Voragine, dans la *Légende dorée*, en complète l'hagiographie ; il commence son récit en ces termes : « Benoît est ainsi nommé ou parce qu'il a béni beaucoup, ou parce qu'il a reçu en cette vie beaucoup de bénédictions, ou parce que tous le bénissaient, ou bien parce qu'il a mérité la bénédiction éternelle »¹¹.

Benoît naît vers 480 à Nursie (en Ombrie, à 150 kilomètres au nord-est de Rome), dans une famille de notables. Il y reçoit une très bonne éducation puis, vers 495, arrive à Rome pour poursuivre ses études. Rapidement, il fuit la vie tumultueuse romaine, pour une vie érémitique dans une grotte, appelée *Sacro Speco*. Il y est nourri par un moine qui lui apporte aussi des lectures, et lui remet des habits religieux, le recevant ainsi dans les ordres mineurs. Alors que sa renommée a pris de l'ampleur, il est appelé à diriger une communauté à Vicovaro où il cherche à rétablir l'ordre... La communauté est rétive au point de tenter de l'empoisonner. Benoît retourne à sa grotte où il est rapidement rejoint par de nombreux disciples. Il s'installe alors, avec ses derniers, en communauté, au bord d'un lac à Subiaco. La communauté s'étend et est reconnue par l'évêque. Benoît construit alors douze *maisons* avec, pour chacune, douze moines et un abbé, lui-même prenant la direction de la treizième, se chargeant d'y former les jeunes appelés. Florentius, prêtre des environs, jaloux de la renommée de Benoît, tente de l'empoisonner en lui envoyant un pain destiné à être béni : Benoît le confie à un corbeau et le charge de l'emporter au loin. Devant l'hostilité de ce prêtre, qui tente d'autres manœuvres viles, Benoît décide de quitter

¹⁰ *L'Art Sacré*, n° 27, 1038, p. 59-60.

¹¹ Jacques de VORAGINE, *La Légende dorée*, Paris, GF Flammarion, 1967, t. 1, p. 236

De forme ronde, elle porte à l'avant une figuration de saint Benoît tenant une croix et un livre contenant la Règle, représenté en buste ou en pied, avec, parfois à sa droite une coupe brisée, à sa gauche, le corbeau portant la miche de pain empoisonnée (allusions aux tentatives d'empoisonnement dont fut victime le saint). Le revers est frappé d'une grande croix inscrite dans un cercle avec de multiples inscriptions faisant de cette médaille un objet sacramental reconnu qui unit dévotion à la sainte croix et à la vie du saint, sous réserve d'être béni par un prêtre bénédictin.

Les reliques de saint Benoît auraient été transportées en France dans le troisième quart du VII^e siècle (les dates varient selon les auteurs entre 653 et 672) du Mont-Cassin à l'abbaye de Fleury, dans le Val de Loire, en France. Si saint Benoît est en effet inhumé au Mont-Cassin, le monastère est mis à sac en 589 par les Lombards et la communauté doit se réfugier à Rome. Le deuxième abbé de Fleury, Mommolin (Mummole ou Mommol), ayant une vision mystique de saint Benoît, demande à un de ses moines d'aller en Italie et de rapporter à l'abbaye de Fleury le corps de saint Benoît qui se trouve alors dans le monastère abandonné du Mont-Cassin. La crypte¹⁴ de l'abbaye de Fleury – qui prend dès lors progressivement le nom de Saint-Benoît-de-Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire – conserve ainsi le corps de saint Benoît : ses onze piles rondes forment un double déambulatoire à chapelles rayonnantes autour d'une structure maçonnée imposante, formant rotonde, contenant la châsse.



Translation des reliques de saint Benoît

À gauche, les moines récupèrent les ossements au mont Cassin ; au centre, un miracle permet de distinguer les restes de saint Benoît de ceux de sa sœur sainte Scholastique ; à droite, les reliques parviennent à l'abbaye de Fleury (Portail nord de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire)

Pour autant, certains auteurs prétendent que des moines du Mont-Cassin seraient venus récupérer les saintes reliques sur ordre du pape au VIII^e siècle ; d'autres encore que le corps du saint n'aurait jamais quitté l'Italie. Et, selon Louis Réau : « leur authenticité a toujours paru suspecte aux Italiens qui croient avoir retrouvé, en 1950, au Mont-Cassin, les ossements authentiques de saint Benoît et de sa sœur sainte Scolastique¹⁵ ». En effet, lors de la reconstruction de l'abbatiale, d'autres ossements de Benoît et de Scholastique auraient été trouvés sous le sol en marbre du maître-autel, dans une urne funéraire en albâtre, avec des inscriptions attestant de leur authenticité¹⁶. En tout état de cause, de nombreux fragments ont été donnés aux communautés et ont circulé en Europe. Certains sont fort logiquement conservés à l'abbaye bénédictine de Solesmes au XIX^e siècle.

Sainte Scholastique (480-543)

Née vers 480 à Nursie (Ombrie, Italie), elle est la sœur de Benoît pour Grégoire le Grand, une tradition plus tardive la donne pour sa jumelle. Leur mère Abondance meurt à leur naissance. Son éducation se fait dans la tradition chrétienne selon un vœu fait à la naissance. À l'âge adulte, Scholastique renonce à l'héritage familial et rentre dans un monastère. Elle devient rapidement

¹⁴ Éliane VERGNOLLE, « Saint-Benoît-sur-Loire ; architecture et reliques », journée d'études « Architecture et reliques », université de Franche-Comté, 2011.

¹⁵ Louis REAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 3, p. 197.

¹⁶ <https://www.abbaziamontecassino.org/index.php/en/heritage/the-tomb-of-saint-benedict-and-saint-scholastica>.

modèle de vertu, d'humilité et de piété. Elle souhaite suivre les principes établis par son frère dans sa Règle et obtient de son abbesse de partir s'installer près du Mont-Cassin. Elle s'y établit dans un monastère proche de celui de Benoît, où de nombreuses moniales viennent la rejoindre. Le frère et la sœur se rencontrent une fois par an, avant le Carême, en compagnie d'un petit groupe de membres de leurs communautés respectives, dans une petite chapelle où ont lieu des échanges spirituels sur l'interprétation de la Règle. Lors de la dernière rencontre, le 7 février 543, Scholastique supplie son frère de rester pour la nuit pour poursuivre leur conversation. Mais le frère décline, refusant d'enfreindre la Règle qu'il a lui-même édictée, la sainte affligée, s'adresse au Seigneur pour qu'il intervienne ; aussitôt un terrible orage contraint Benoît à rester. Trois jours plus tard, Scholastique meurt ; Benoît voit son âme s'envoler au ciel sous la forme d'une colombe. Il envoie des moines pour lever le corps de sa sœur et l'inhume dans l'oratoire qu'il s'était fait construire, quarante jours plus tard, il l'y rejoint.

Les reliques de la sainte auraient été ramenées du Mont-Cassin en même temps que celle de son frère par les moines de l'abbaye de Fleury, vers 660. Elles sont transférées au Mans – sainte Scholastique est ainsi la patronne du Mans – puis, au IX^e siècle, en grande partie à la chapelle de Juvigny-sur-Loison (Meuse), enfin à l'abbaye de Sainte-Scholastique à Dourgne (Tarn) au XIX^e siècle.

Saint Maur (512-584) et saint Placide (519-542), disciples de saint Benoît

Tous deux sont fils de grandes familles puis disciples de saint Benoît. Ils sont fêtés le même jour, le 15 janvier. Placide, né vers 519, arrive très jeune au monastère de Subiaco puis il suit Benoît au Mont-Cassin où il meurt en 542... même si une légende lui attribue une fin plus tragique après la fondation d'un monastère en Sicile. Jusqu'au XII^e siècle, Placide n'est connu que comme confesseur mais Pierre Diacre (vers 1110-1159), moine et bibliothécaire de l'abbaye du Mont-Cassin, « afin d'accroître la gloire de saint Benoît et de saint Placide, et de contribuer ainsi au rehaussement du prestige de son monastère et d'appuyer ses revendications patrimoniales » rédige une *Vita sancti Placidi*¹⁷. Pour l'essentiel inventée en partant d'une tradition ancienne, et peut-être étayée par quelques supports documentaires, il identifie Placide du Mont-Cassin avec un homonyme qui avait été martyrisé en Sicile et dont la fête tombait le même jour. D'après ce récit, Placide aurait été envoyé par Benoît à Messine pour y fonder une abbaye. Assassiné vers 542 avec sa sœur Flavie, par des pirates païens, il aurait eu la langue arrachée avant d'être pendu la tête en bas. Placide est dès lors nommé martyr.



Prieuré de Ganagobie : sous l'autel, les statues-reliquaires de saint Maur (à gauche) et saint Placide (à droite)

© Abbaye de Ganagobie

¹⁷, Pierre CHASTANG, Laurent FELLER, « Classer et compiler : la gestion des archives du Mont-Cassin au XII^e siècle » dans *Écritures de l'espace social : Mélanges d'histoire médiévale offerts à Monique Bourin*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2010, p. 345-368.

Maur est né à Rome en 512 ; si l'on en croit Grégoire le Grand, il aurait été le premier oblat de Benoît : jeune garçon, il est donné au monastère par ses parents pour devenir moine. Maur devient ensuite rapidement l'auxiliaire de Benoît ; quand ce dernier décide de quitter Subiaco, il lui confie le monastère. Une *Vie de saint Maur*, est « découverte » à la fin du IX^e siècle, par Odon (ou Eudes), abbé de Glanfeuil : il prétend qu'il s'agit d'un texte ancien qui aurait été écrit par Faustus, disciple et compagnon de Maur. Il en est en réalité probablement le réel auteur. Cette *Vita* diffuse l'idée que le saint aurait été envoyé par Benoît en Gaule, vers 553 (ou 543 selon les sources), et y aurait fondé le plus ancien monastère bénédictin de France, à Glanfeuil, aujourd'hui Saint-Maur-sur-Loire, en Anjou et y serait mort en 584. Le même auteur rédige le *Livret des miracles de saint Maur* où est narrée l'histoire de cette abbaye ainsi que celle des reliques du saint. Mais selon Louis Réau¹⁸ : « La venue [de Maur] en Gaule est aussi peu historique que la mission de saint Placide en Sicile ». Les *Dialogues* de Grégoire le Grand racontent également quatre histoires impliquant Maur, en faisant un modèle pour la formation idéale d'un moine bénédictin.

Un épisode, déjà rapporté par les auteurs précédents, est repris par Jacques de Voragine¹⁹ au XIII^e siècle, montrant que les vies de Placide et Maur sont intimement liées : « un jeune moine appelé Placide, en allant puiser de l'eau, tomba dans le fleuve ; bientôt l'eau l'emporta et l'entraîna loin de la terre presque à la distance d'un jet d'une flèche. Or l'homme de Dieu [Benoît] qui était assis dans sa cellule vit cela en esprit tout aussitôt ; il appela Maur, lui raconta l'accident arrivé à cet enfant et lui commanda d'aller le sauver. Après avoir reçu la bénédiction du saint, Maur s'empressa d'y aller, et pensant qu'il marchait sur la terre, il vint sur l'eau jusqu'auprès de l'enfant qu'il tira en le prenant par les cheveux ».

Cet événement est interprété, par dom Guéranger notamment, auteur des *Vies de saint Placide et de saint Maur*, comme particulièrement symbolique, et les deux protagonistes sont, selon lui, les fondateurs des traditions de l'ordre bénédictin. Ils sont, jusqu'au concile de Vatican, les saints patrons des novices de toutes les branches de l'ordre.

MML

¹⁸ Louis REAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. 2, p. 932.

¹⁹ Voir *supra*. Les vies de Maur et Placide ne font pas l'objet d'un récit spécifique mais cet épisode est raconté dans la vie de saint Benoît.

Reliquaire de sainte Marie-Madeleine

La statue-reliquaire de sainte Marie Madeleine²⁰ a été réalisée par Fernand Py pour la communauté d'Hautecombe en 1937. La signature de l'artiste – F Py – est gravée dans le bois au revers du support.



Reliquaire de sainte Marie-Madeleine : signature de F. Py (détail)

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Il convient de rappeler ici que la communauté bénédictine fondée par dom Guéranger à Marseille en 1865 est placée sous le patronage de cette sainte, particulièrement vénérée en Provence :

« Parmi toutes les contrées de par le monde, aucune sinon notre pays ne peut se réjouir d'avoir honoré cette bien-aimée du Sauveur d'un culte aussi fervent. Notre pays eut le privilège de jouir de sa présence, de sa prédication, d'être témoin de son renoncement, et possède encore ses reliques. L'Église reconnaît avec gratitude que cette insigne amante du Fils de Dieu a débarqué sur le rivage marseillais, avec Lazare son frère et Marthe sa sœur. Et cette histoire a rejailli sur notre province bénie »²¹.

La communauté de Sainte-Marie-Madeleine doit s'exiler en Italie après la loi de 1901 ; lorsqu'elle revient en France, elle s'installe à Hautecombe. C'est à cette période que le reliquaire est commandé. Il suit ensuite la communauté lorsqu'elle arrive à Ganagobie en 1992.

La figure de la sainte est sculptée, en taille directe, dans du buis ; le bois a été patiné, les cheveux dorés, les emmanchures et encolure, polychromées. Le socle ainsi que le support arrière de la statue sont réalisés en ébène ; les arêtes du socle et le pourtour de la cavité à reliques sont soulignés d'une lame d'argent découpée (portant le poinçon de titre et garantie argent depuis 1838, la « tête de Minerve »).

²⁰ Archives de Ganagobie, VIII F 1 et VIII F 3.

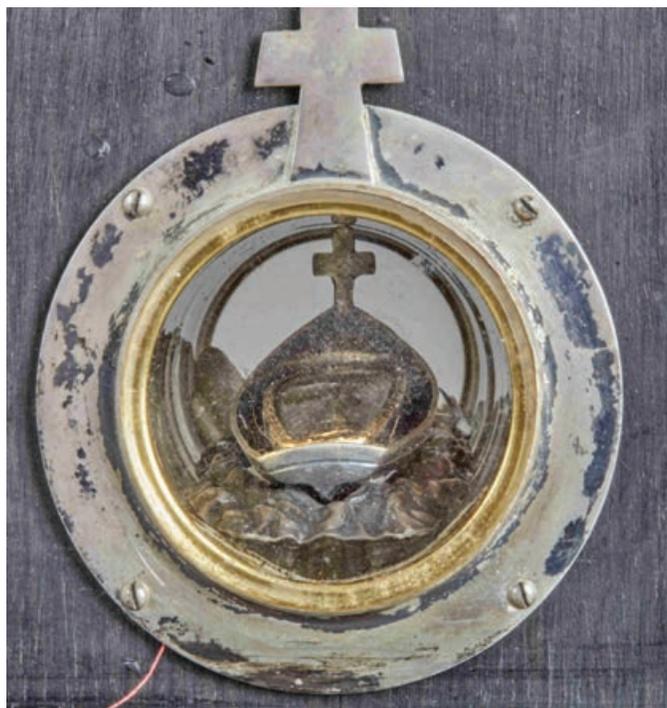
²¹ *L'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie, 150 ans d'histoire*, Association des Amis du Prieuré de Ganagobie, 2015 : reproduction et transcription de la charte de fondation p. 18 et 19.



**Reliquaire de sainte
Marie Madeleine**

Fernand Py
Marcel Feuillat
1937
Buis, ébène, ivoire, argent,
verre, papier, matières
organiques
H. 56 cm
Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel



Le visage, l'auréole, les mains, le pot à onguent ainsi que les pieds-boules du socle sont en ivoire sculptée, tournée, ajourée. Les ajours de l'auréole permettent de dégager l'inscription : SANCTA + MARIA + MAGDALENE + ORA PRO NOBIS + (sainte Marie-Madeleine priez pour nous). La lunette en verre fermant la cavité à reliques permet d'apercevoir une petite barque d'argent ciselé, à la proue cruciforme, exécutée par Marcel Feuillat, d'après les archives de Ganagobie. Cette barque contient un réceptacle dont la forme évoque un cercueil, contenant les reliques, elle est elle-même posée sur une lame de métal repoussé, imitant les flots. Elle contiendrait les cheveux de la sainte ainsi que l'indique, en latin, l'inscription manuscrite en cursive du petit phylactère accompagnant les reliques : *capillis s maria magdal.*

Ces reliques auraient été obtenues bien avant la réalisation du reliquaire. À sa fondation en 1865 sous le titre de Sainte-Marie-Madeleine, « patronne et mère du monastère » selon les termes du sous-prieur, dom Louis Le Ménant des Chesnais, en 1872, la communauté bénédictine recherche activement des reliques. Elle semble en obtenir à la fois par le don de l'évêque de Fréjus, Mgr Terris, en 1880 et par celui de Madame Charles de Rémusat la même année²². Ces dernières reliques (cheveux) sont authentifiées par l'évêque de Marseille, Mgr Place, le 17 juillet 1868. La prière devant ces reliques, conservées dans la crypte du monastère de Marseille, conférait une indulgence de quarante jours « toutes les fois que l'on descend prier dans la crypte ». Après les déplacements de la communauté, elles seront placées dans le reliquaire ici présenté, autour de 1937.

MML



²² Voir *infra*, p. 89.

Reliquaire de saint Maur

Les archives de la communauté mentionnent que, le 4 octobre 1947, de retour de Rome, le révérend père abbé d'Hautecombe rapporte avec lui une relique de saint Maur « dans une thèque ovale en métal blanc ». Il s'agit probablement de l'encolpion aujourd'hui placé dans le socle de la statue-reliquaire de saint Maur, sculptée par Edgar Delvaux sans doute à cette fin. Il contient une relique accompagnée d'un phylactère portant l'inscription tapuscrite : S. Maur abb (saint Maur abbé) ²³.

La statuette, réalisée en taille directe par Edgar Delvaux (ainsi que l'indique l'inscription au revers de la statue), est probablement en tilleul (ou en noyer si l'on en croit les archives de la communauté) patiné, parfois teinté dans des nuances plus foncées (comme pour les cheveux tonsurés) ou plus claire (pour les mains ou l'étole), et animé de quelques rehauts ou filets dorés. Le socle, bois debout ²⁴ monoxyle, comporte un décor abondant, en haut-relief, de feuilles et de fruits, taillé dans la masse. La cavité à reliques, visible sur la face du socle, est surmontée du mot PAX (paix en latin), devise de l'ordre bénédictin. Masquée, dans ce décor foisonnant, on peut cependant lire, sur le côté senestre, la signature gravée de l'artiste : E. DELVAUX.

Saint Maur est figuré debout : sa tonsure, comme son habit (la coule) de moine indique clairement son statut de religieux. Il bénit de la main droite et porte une étole de la main gauche. Cette étole, celle du diacre, est l'instrument d'un des miracles de Maur, que l'on peut lire dans le récit abrégé de la vie de saint Maur du *Bréviaire monastique*, cité, au 15 janvier, par dom Guéranger dans *L'Année liturgique* ²⁵ : Benoît « avait associé [saint Maur] à ses miracles dès son entrée dans la vie monastique. Élevé au degré sacré du Diaconat par le commandement du saint Patriarche [saint Benoît], il rendit la parole et l'agilité à un enfant muet et boiteux par le simple attouchement de son étole ».



Au-devant du saint, posé au sol, un livre fermé avec cette inscription REG/ULA (Règle en latin). Il s'agit de la Règle de saint Benoît que saint Maur est réputé avoir introduit en Gaule. Comme le rappelle dom Guéranger :

« Notre patrie dut à saint Maur l'introduction dans son sein de cette Règle admirable qui produisit les grands saints et les grands hommes à qui notre patrie est redevable de la meilleure partie de sa gloire ».

Plus loin il détaille cette partie de la légende du saint :

« Envoyé dans les Gaules par le même saint Benoît, à peine y était-il arrivé, qu'il eut révélation de l'entrée triomphante de son bienheureux Père dans les cieux. Après bien des sollicitudes et de pénibles travaux, il promulgua la Règle que le saint Législateur [saint Benoît] lui avait donnée écrite de sa main ».

MML

Reliquaire de saint Maur >

Edgar Delvaux, vers 1950, abbaye de Ganagobie
Bois, verre, papier, matières organiques, H. 56 cm

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

²³ Archives de Ganagobie, VIII F 1.

²⁴ Bois debout ou bois de bout se dit d'un bois d'œuvre placé verticalement, dans le sens de son fil (ou de ses fibres).

²⁵ Publiée de 1841 à 1866, en neuf volumes, *L'Année liturgique* reste inachevée à la mort de dom Guéranger, en 1875 : l'ouvrage s'achève à la veille du dimanche de la Trinité, couvrant donc la majeure partie du cycle liturgique. Il est poursuivi par l'un de ses jeunes disciples, dom Lucien Fromage. Le texte est intégralement accessible en ligne : <https://www.domgueranger.net/annee-liturgique-le-temps-de-noel-du-14-janvier-a-la-quinquagesime/>.



Reliquaire de saint Placide

La statuette est réalisée, toujours selon la technique de la taille directe, par Edgar Delvaux : la mention est accompagnée de la signature, gravées dans le bois, au revers du socle. Elle est entièrement sculptée dans de l'ébène ; la tête ainsi que les mains sont cependant en ivoire (les cheveux ont été redorés lors d'une restauration « malheureuse » ainsi que les yeux et les sourcils)²⁶. Certains éléments, en argent, sont également rapportés : la tablette, avec inscription, tenue par le saint, la cruche posée à ses pieds, le socle de la statuette, et le pourtour de la cavité à reliques, gravée de l'inscription S. PLACIDE (saint Placide). Cette cavité est fermée par une topaze taillée en ovale facetté, sertie par quatre griffes d'argent.



D'après les archives de la communauté, la pierre aurait été donnée « d'après ouï-dire » par mère Cécile Bruyère, première abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes, à dom Gauthey. Au revers du socle, le poinçon du maître-orfèvre est insculpé : dans un losange horizontal, les lettres A et R sont placées de part et d'autre d'un moulin. Il s'agit du poinçon de l'orfèvre parisien Armand Rivir (1883-1946), membre actif de l'Arche, ayant également fréquemment collaboré avec Fernand Py. Cet orfèvre est parmi les plus grands orfèvres de la première moitié du xx^e siècle travaillant sur l'art religieux, aux côtés de Jean Puiforcat, ou encore Paul Brunet, Albert Shwartz, François Biais ou Donat Thomasson.

Placide est figuré en homme jeune, en novice (il ne porte pas la tonsure). Il tient de ses deux mains une tablette sur laquelle est gravée l'inscription : *LAUDABIT/USQUE AD/MORTEM ANIMA/MEA DOMINUM*. Il s'agit d'une citation d'un livre de *L'Ancien Testament*, *L'Ecclésiastique* (aussi nommé Livre de Ben Sira le Sage), chapitre 51, verset 8 et qui signifie « Mon âme a loué le Seigneur jusqu'à la mort ». Deux hypothèses peuvent expliquer ce choix scripturaire. Ce livre de *L'Ancien Testament*, peu connu aujourd'hui, était utilisé par les premières communautés chrétiennes comme un livre d'édification pour les nouveaux baptisés et la Vulgate lui a justement donné ce titre d'*Ecclésiastique*, d'une part pour le distinguer de l'*Ecclésiaste* mais aussi parce qu'il servait de livre d'instruction. Cela convient donc parfaitement pour le jeune novice qu'est Placide, devenu patron de tous les novices bénédictins. L'autre hypothèse de ce choix de citation est peut-être à trouver dans la fin tragique qu'aurait connu Placide si Maur n'était intervenu... la cruche est d'ailleurs un rappel évident de cet épisode où Placide, parti chercher de l'eau, faillit se noyer.

MML

Reliquaire de saint Placide >

Edgar Delvaux

3^e quart du xx^e siècle

Ébène, ivoire, argent, topaze (?), papier, matières organiques

H. 39 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

²⁶ Archives de Ganagobie, VIII F 1.



Reliquaire de saint Martin de Tours

La statuette est une œuvre d'Edgar Delvaux, réalisée comme toutes les autres œuvres du sculpteur présentées dans l'exposition, selon la technique de la taille directe (le côté senestre du socle porte l'inscription gravée : TAILLE DIRECTE/D'E DELVAUX)²⁷. Sur cette œuvre, on peut observer un délicat jeu de polychromie sur du chêne, teinté dans des nuances de brun mais également avec certaines parties dorées, argentées ou blanches. L'inscription gravée sur la face du socle est par ailleurs soulignée de rouge : saint Martin de Tours évêque (en latin). La dignité épiscopale de Martin est immédiatement identifiable à ses insignes et habits : il porte la mitre (avec deux courts fanons), la chasuble sur l'aube (dont la dentelle des bordures est discrètement évoquée par un travail du bois), l'étole dont l'extrémité dépasse de la chasuble. Le geste des mains, un peu écarté à hauteur des épaules, semble une illustration de cet extrait d'une antienne de l'office de saint Martin : « *oculis ac manibus in caelum semper intentis* » (les yeux et les mains levés sans cesse vers le ciel), qui décrit l'attitude de saint Martin en prière.



Le socle est de dimensions importantes, notamment par rapport à la statue : il a en effet été conçu probablement en vue d'accueillir le reliquaire de filigrane d'argent. La cavité du socle est profonde pour épouser l'anneau de préhension (ou de suspension) et de contours chantournés pour en suivre la forme baroque. Les reliques sont visibles une fois que l'on soulève le petit battant qui protège le verre du petit encolpion.



Cette relique est arrivée à Hautecombe par l'intermédiaire de dom Salvadou, elle provient de Corneilla-la-Rivière dans les Pyrénées-Orientales. Au début du xx^e siècle, *La Semaine religieuse* décrit cette province, le Roussillon, comme celle « qui possède le plus grand nombre de reliques de saints » en France ; dans ce même article, l'histoire de la relique de saint Martin, arrivée dans la paroisse de Corneilla en 1763 depuis le monastère de Saint-Michel de Cuxa, est narrée par le menu. Il s'agit d'un bout de l'ilion (partie supérieure, arrondie et très large de l'os iliaque) de saint Martin. La relique est miraculeusement épargnée par la Révolution alors que « Corneilla, à feu et à sang, brûlait sur la place publique ses autels et ses statues ». Le Père Salvadou note que « la portion qu'a reçue l'abbaye Saint-Marie-Madeleine de Marseille est détachée par M l'abbé Firmin Talairach, curé de Corneilla, devant témoin. [...] L'authentique est donné par Mgr de Carsalade du Pont, [évêque de Perpignan de 1899 à 1932] ». Le petit reliquaire en filigrane d'argent a été offert par le cardinal Pitra, toujours selon une mention de dom Salvadou dans les archives de la communauté.

Saint Martin est particulièrement vénéré par les bénédictins car il est le fondateur du premier monastère d'Occident : il est liturgiquement célébré avec une fête solennelle par les moines. Militaire au sein de l'armée romaine, il se convertit, quitte sa condition de soldat vers 356 et se rend à Poitiers auprès de l'évêque Hilaire. Après un rapide voyage auprès de sa famille pour les convertir, il se retire dans un ermitage qui devient le monastère de Ligugé. En 371, il est fait évêque de Tours. Il est considéré comme l'« apôtre » des Gaules ou « treizième apôtre ».

MML

²⁷ Archives de Ganagobie, VIII F 1 et VIII F 3.



Reliquaire de saint Martin de Tours

Edgar Delvaux
3^e quart du XX^e siècle
Bois, verre, papier, matières organiques
H. 56,5 cm
Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Reliquaire de sainte Scholastique

Œuvre d'Edgar Delvaux, la statuette reliquaire de sainte Scholastique est réalisée en taille directe (voir l'inscription gravée sur l'arrière du socle : « TAILLE DIRECTE/PAR/E DELVAUX »)²⁸. L'ébène est principalement laissé au naturel, argenté par endroit (guimpe) ou doré (crosse et colombe), tandis que le visage et les mains sont en ivoire. Les archives de la communauté conservent une carte postale en noir et blanc reproduisant une statue de sainte Scholastique de l'abbaye d'Hautecombe avec cette mention : « photo d'une statue de ste Scolastique [...] de style sulpicien qui a inspiré F. Py ». En comparant cette image avec la réalisation de Fernand Py, on réalise le chemin qui sépare l'art dit de Saint-Sulpice de l'art sacré de la première moitié du XX^e siècle. L'interprétation de Py est particulièrement forte, toute en retenue, les lignes brisées, loin de la rondeur un peu éthérée sulpicienne, sont stylistiquement proche de la Vierge qu'il a sculpté pour Hautecombe.



Statue de sainte Scholastique, carte postale

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

²⁸ Archives de Ganagobie, VIII F 1, VIII F 3 et VIII F 4.



Reliquaire de sainte Scholastique

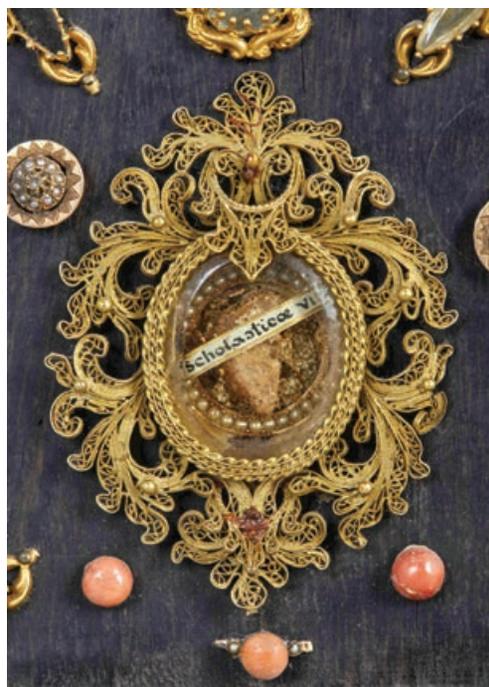
Edgar Delvaux
3^e quart du XX^e siècle
Ébène, ivoire, verre, papier, matières
organiques
H. 56,5 cm
Abbaye de Ganagobie
© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Scholastique, sœur de Benoît, tient la crosse abbatiale puisqu'elle dirige le monastère de femmes, pendant de celui fondé par son frère au Mont-Cassin, et suivant la Règle de ce dernier. Elle tient également une colombe sur sa main gauche : à sa mort, Benoît vit son âme sortir de son corps sous la forme d'une colombe et monter au ciel.



Sœur Scholastique : détails

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel



Le socle, gravé en réserve de l'inscription S SCOLASTICA V (sainte Scholastique vierge), est particulièrement orné. Les archives de la communauté conservent les mentions de tous les bijoux qui étaient autrefois fixés autour de la relique (beaucoup ont aujourd'hui disparu).

Certains seraient des dons de la famille du Père de dom Charles Aubourg de Boury (1857-1940)²⁹ (boucles d'oreille or et aigues marines), le cercle d'or orné de petites perles, cernant la reliques, viendrait de la croix pectorale du Révérend Père abbé dom Gauthey, deux boucles d'oreille seraient un don d'une dame de Lagny (Yonne) pendant l'exécution de la statue. Enfin le filigrane d'or est un don du cardinal Pitra.

²⁹ Marié avant d'entrer au monastère, veuf, maire d'Amfreville (Eure), conseiller général de l'Eure, député de Louviers.



Sœur Scholastique : l'authentique >

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Pour les reliques de sainte Scholastique, la communauté conserve un authentique (n° 686), daté du 17 juin 1854, signé de la main de dom Guéranger et marqué de son sceau. En voici la transcription :

« Nous frère Prosper-Louis-Pascal Guéranger, abbé de Saint-Pierre de Solesmes de l'ordre de saint Benoît, faisons foi à tous que la particule de la tête de notre saint père Benoît et la poudre d'os de la vierge sacrée Scholastique, que contient le reliquaire noir de forme ovale muni de cristal sur le devant et de notre sceau à l'arrière, jouissent d'une pleine et parfaite authenticité et ont été données par nous à notre cher fils Théophile Bérenghier pour qu'il les garde par devers lui en mémoire du très heureux moment où il fit solennellement vœu entre nos mains et se mit sous la règle de saint Benoît le jour de la fête de sa sœur sainte Scholastique.

Daté de Solesmes sous notre seing et notre sceau le 17 juin 1854, frère Prosper Guéranger abbé de Solesmes. »

MML

Croix-reliquaire

Cette croix-reliquaire est réalisée en macassar massif, une variété d'ébène particulièrement précieuse³⁰. Un grand émail au centre, ainsi que deux ivoires de part et d'autre figurent les trois saints dont elle abrite les reliques dans le tube de verre, fermé par deux embouts d'os sculpté. Ce sont celles de saint Basile, de saint Grégoire et saint Jean Chrysostome. D'après les archives de la communauté, « les deux reliques de saint Basile viennent de Bruges et de Rome par Son Excellence le Cardinal Tappouni³¹ ».



Plaque émaillée : saint Basile

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Le grand émail central est « ciselé et émaillé par Edgar Delvaux » ainsi que le précise l'inscription au bas de la plaque de cuivre. Il utilise ici la technique de l'émail cloisonné qui connaît un regain de faveur dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. La place d'honneur lui est accordée sur ce reliquaire car Basile (329-379) est l'un des principaux Pères de l'Église, nommé le Grand en raison de son charisme et de sa postérité. Il est particulièrement important pour l'histoire du monachisme car, après avoir fondé un monastère près de la mer Noire, il rédige une règle dont va s'inspirer la Règle de saint Benoît. Il est également nommé évêque de Césarée, en Cappadoce : il est ainsi figuré, portant le pallium³², tenant dans ses mains le livre des *Constitutions ascétiques*, une colombe se posant sur son épaule (saint Éphrem l'aurait vu, prêchant, avec une colombe sur l'épaule ou symbole du Saint-Esprit selon les auteurs). À la droite du saint, un palmier, à sa gauche, un cèdre, sans doute une citation du psaume 92 (verset 12) : « Les justes croissent comme le palmier, ils s'élèvent comme le cèdre du Liban ».

³⁰ Archives de Ganagobie, VIII F 1.

³¹ Mgr Ignace Gabriel Tappouni (1879-1968), évêque de Mardin, archevêque d'Alep, patriarche de l'Église catholique syriaque, cardinal-évêque.

³² Insigne porté par les plus hauts dignitaires et notamment par le pape, le pallium est une bande d'étoffe de laine blanche circulaire, portée autour du cou, d'où pendent sur la poitrine et sur le dos deux autres courtes bandes lestées et maintenues en place à leurs extrémités par deux plaques de plomb recouvertes de soie noire. Le pallium est en outre orné de six croix de même matériau et couleur, une sur chaque appendice et quatre sur la partie circulaire. Inventaire général du patrimoine culturel, *Thésaurus de la désignation des objets mobiliers* (en ligne <http://data.culture.fr/thesaurus/>).



Croix-reliquaire

Edgar Delvaux

3^e quart du XX^e siècle

Macassar, ivoire, os, émail, pierre, verre, matières organiques

H. 46,5 ; la. 40,5 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Les deux autres plaques sont en ivoire. D'après les archives de la communauté, il s'agirait des deux faces d'un coupe-papier, offert par dom Jacques Billon (1909-2007). Ils figurent les deux autres Docteurs de l'Église grecque avec lesquels Basile est fréquemment représenté : saint Grégoire (à dextre, à la droite de Basile) et saint Jean Chrysostome (à senestre). Grégoire et Basile sont amis ; Grégoire et Jean Chrysostome sont également évêques : le premier est évêque de Naziance, le second de Constantinople, c'est pourquoi ils portent tous deux le pallium.



Ivoires : saint Jean Chrysostome et saint Grégoire

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel



Croix-reliquaire : les éléments de marqueterie de pierre (détails)

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

La croix-reliquaire est par ailleurs agrémentée d'éléments ornementaux. Aux deux extrémités, serties dans du métal doré, sont incrustées des plaques de marqueterie de pierre qui seraient, toujours selon les archives de la communauté, des couvercles de tabatière.



Croix-reliquaire : « la main de Myriam » ou « main de Marie »

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Au sommet de la croix se trouve une plaque de métal ajouré, gravée, découpée selon le motif dit de « la main de Myriam », symbole apotropaïque³³, traditionnellement utilisé par les juifs, avec une dimension plus prophylactique pour les chrétiens qui la nomment « main de Marie » (également connue sous le nom de « main de Fatma » chez les musulmans).

MML

³³ Qui vise à conjurer le mauvais sort, à protéger son porteur.

Reliquaire de saint Benoît

Le reliquaire de saint Benoît est ce que l'on nomme un chef-reliquaire : reproduisant le cou et la tête du saint, ici couverte du capuchon des moines, il en contient probablement une partie du crâne ³⁴. Les archives de la communauté conservent en effet deux documents qui se rapportent à cette relique : l'authentique signé par dom Guéranger ³⁵ en 1854, et un autre authentique (n° 641), daté du 3 juillet 1867, pour une « parcelle du crâne de saint Benoît abbé », signé par Mgr Charles-Philippe Place, évêque de Marseille de 1866 à 1878. Le socle a également été conçu pour accueillir des reliquaires : on aperçoit, côté dextre du socle un tube de verre dont le phylactère indique qu'il s'agit d'un fragment d'os de Benoît, donnés par le cardinal Pitra. Le reliquaire tubulaire est fermé par des cabochons d'or, provenant d'une broche, don de la famille de Boury, la chaînette d'or serait un don de dom Mestrallet. Mais surtout, le plan incliné, marouflé de velours, aujourd'hui vide, que l'on aperçoit par la face du socle devait porter un filigrane d'or « en forme de vase », issu du trésor du cardinal Pitra (conservé à part), tandis que la relique qu'il contenait avait été donnée par Mgr Courcoux évêque d'Orléans de 1926 à 1931. On trouve une lettre de ce dernier, datée du 27 septembre 1928, indiquant qu'il répond favorablement à la demande d'une relique de saint Benoît pour les Bénédictins d'Hautecombe. Son diocèse est en effet celui où se trouve l'abbaye de Fleury ³⁶. Il vient leur remettre en personne et il signe, le 31 octobre 1928 un authentique indiquant que la « relique ci-jointe de s. Benoît abbé, offerte par nous à l'abbaye d'Hautecombe a été tirée de lieux authentiques ». Sur ce même document, un ajout manuscrit de dom Salvadou : « Relique renfermée dans le filigrane d'or du buste de saint Benoît ».



Ce filigrane n'est plus en place dans le buste. Le grand reliquaire de saint Benoît a donc été conçu pour contenir trois plus petits reliquaires dont le contenant a été authentifié par dom Guéranger (une parcelle du crâne) puis par Mgr Place, par le cardinal Pitra et enfin par Mgr Courcoux.

Reliquaire de saint Benoît >

Marcel Feuillat

2^e quart du XX^e siècle (1935 ?)

Métal (argent ?), émail, verre, papier, matières organiques

H. 49 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

³⁴ Archives de Ganagobie, VIII F 1, VIII F 3.

³⁵ Voir *infra*, notice sur le reliquaire de sainte Scholastique, p. 30.

³⁶ Voir *supra* p. 38.



Le chef-reliquaire de saint Benoît est une œuvre réalisée par l'orfèvre suisse Marcel Feuillat. Il est probablement en argent, quoiqu'aucun poinçon n'ait été relevé pour confirmer la qualité du matériau. Le buste est constitué de lames de métal repoussé (le martelage est bien visible par les traces d'outils volontairement peu polies), dont l'assemblage se fait au niveau du capuchon. Ces lames sont fixées à une âme de bois par des clous. L'ensemble est repris à l'avant par un travail de ciselure mais aussi de gravure.

Le socle est en métal et macassar avec trois côtés ajourés, fermés par un verre permettant de voir les reliques. L'ensemble repose sur quatre pieds en forme d'alérion. Sur trois des côtés du socle (dextre, senestre et dos), sont rapportées des armoiries émaillées qui renseignent sur les commanditaires de l'ouvrage et autorisant également une datation relative de l'œuvre.



Sur le côté dextre du socle, au-dessus du reliquaire tubulaire, un écu de métal argenté et émaillé, écartelé d'azur, au 1 portant le mot « PAX » en lettres capitales : c'est le blason de dom Bernard Laure, troisième abbé de la communauté Sainte-Marie-Madeleine de 1922 à 1941.



Sur le côté senestre du socle, on trouve justement le blason de cette communauté : de sable à coupe³⁷ couverte d'or cantonnée de M couronnés de même. La devise associée à ces armoiries est *Dilexit multum* (« Elle a beaucoup aimé », Luc 7, 47).



Buste-reliquaire de saint Benoît : détails des blasons

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

À l'arrière du buste enfin, est placé le blason d'Hautecombe, sans doute une création des années 1930-40 : mi-parti d'or à l'aigle de sable, à senestre et de gueules à croix d'argent à dextre, reprenant donc en mi-parti l'aigle de l'évêché de la Maurienne et la croix de Savoie.

MML

³⁷ Le pot à onguent est un des attributs de sainte Marie Madeleine.

« Calice funéraire » de Cabestany

Arrivé dans le trésor de la communauté par l'intermédiaire de dom Salvadou, comme beaucoup d'objets présents dans cette exposition, ce calice pose question quant à son usage³⁸. Le trésorier, lui-même originaire de Cabestany, a laissé, avec l'objet, une note explicative sur le lieu et les conditions de sa découverte dans l'autel majeur de l'église de son village d'origine :

« L'église de Cabestany (Pyrénées-Orientales) est une petite église romane qui date de la fin du XII^e siècle. Les registres paroissiaux donnent une précision (1101) qui malheureusement n'est appuyée par la relation d'aucun document authentique. À quelle source a puisé le rédacteur de la note paroissiale ? Nous l'ignorons. Les caractéristiques de l'église sont cependant en faveur du XII^e siècle. Le maître-autel (grand autel table) se composait d'un bloc de maçonnerie carré, sans aucun ornement ni matériau précieux³⁹. [...] En l'année 1897 M. l'abbé Michel Moliner, curé de Cabestany fit remplacer le vieil autel par un nouveau en marbre blanc à colonnettes d'onyx et de marbre bleu. En démolissant la maçonnerie de l'autel au centre même, sous la pierre sacrée, on découvrit une sorte d'amphore, une jarre sans col, en granit, de 45 à 50 cm de haut sur 20 ou 25 de diamètre. Elle était fermée par un couvercle de pierre. L'intérieur contenait un petit calice de plomb à la coupe aplatie. Le calice mesure 10 cm de haut. La coupe aplatie 10 cm de diamètre, le pied, beaucoup plus petit, 6,5 cm. [Le calice porte un décor gravé au tremblé sur la coupe et le pied] [...] Le coup de marteau qui a aplati la coupe a fait une marque lisse d'un côté. Le calice par endroit a éclaté sous la pression du coup et on y remarque en trois ou quatre places des tailles ou des trous. [...] L'intérieur de la coupe du calice renfermait un ossement assez important (8 cm) qui paraît être l'extrémité du cubitus droit, recouvert d'une bourre de soie rouge et brune, de débris de toile blanche et d'une étoffe bleue à rayes rouges. Un petit fragment de pierre blanche à veines rouges très fines et, semble-t-il, quelques minuscules débris de parchemin avec une esquisse d'écriture, mais le tout si réduit qu'il est bien difficile de donner une assurance quelconque sur la valeur de ces restes du passé ».

« Calice funéraire » de Cabestany >

XII^e siècle (?)

Plomb

H. 10,5 ; la. 11 ; d. (pied) 6,6 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

³⁸ Archives de Ganagobie, VIII F 6.

³⁹ Abbé Jules CORBLET, *L'autel chrétien, étude archéologique et liturgique*, Bruges, Société de Saint-Augustin, 1883 : « dans les églises secondaires les autels étaient de simples massifs en maçonnerie sans aucune ornementation qui n'empruntaient de richesses qu'aux parements d'étoffe dont on les décorait aux jours de fêtes ».



Lorsqu'un autel est consacré dans son ensemble, il possède généralement des reliques enfermées dans une cavité, dite sépulcre. Celles-ci sont placées dans un récipient, souvent accompagnées d'un texte commémorant la consécration et de trois grains d'encens⁴⁰. Il est donc tout fait conforme aux usages liturgiques de trouver des reliques dans un autel puisque leur mise en place fait le plus souvent partie du rituel de consécration. En revanche que ces reliques soient contenues dans un calice est exceptionnel.

Le calice, destiné à recevoir le vin, qui devient sang du Christ au moment de la transsubstantiation au cours de la messe, est un objet également consacré. Le fait de l'avoir aplati avec un objet contondant l'exècre de fait. Il peut donc servir de reliquaire. Cependant la question de savoir pourquoi on a fait ce choix d'utiliser un calice comme réceptacle de la relique reste entière. Il a pu simplement être un calice eucharistique hors d'usage : le matériau cependant, du plomb, pose problème mais dom Salvadou⁴¹ livre des exemples anciens où ce fut le cas :

« Au xi^e siècle on en trouve de tout métal. Vers 1048, au monastère de Saint-Michel à Pise, raconte l'abbé Bono, il n'y avait dans le sanctuaire qu'un missel et un calice d'étain, la pauvreté de notre église de Cabestany pouvait expliquer l'usage de cette matière. Saint Benoît d'Aniane se servait d'un calice d'étain ».



« Calice funéraire » de Cabestany : détail du décor

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

⁴⁰ Joël PERRIN, « L'autel : fonctions, formes et éléments », *In Situ* [En ligne], 1 | 2001, mis en ligne le 24 avril 2012, URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1049>.

⁴¹ Pour son analyse, dom Salvadou se réfère à l'entrée « calice » du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* dont on peut consulter l'édition de 1910 : t. 2, Paris, Letouzey et Ané, 1910, p. 1595-1651.

Autre hypothèse pour l'utilisation d'un calice dans le cas de Cabestany, le considérer comme un calice funéraire : tout bien considéré, il est placé dans un « sépulcre », celui de l'autel qui est le rappel même du tombeau du Christ et sur lequel on célèbre son sacrifice. Barbier de Montault donne cette définition du calice funéraire : il est « fait non pour servir à l'autel mais pour être déposé comme marque distinctive dans la tombe d'un prêtre »⁴². Le calice en argent de l'archevêque Gervais de Reims⁴³, également du xi^e siècle, est un exemple exceptionnel conservé : ses dimensions réduites, la simplicité de son décor ainsi bien sûr que le lieu de découverte (dans la tombe), confirment sa fonction de calice funéraire. Autre exemple, vers 1148, celui de l'évêque Ulger⁴⁴, découvert avec sa patène, à Angers et qui est cette fois en étain. Sa forme, la modestie du matériau et sa datation en font un exemple comparable à celui de Cabestany.

L'ensevelissement des prélats (évêques ou abbés) avec leurs insignes tels que calice, patène, tau ou crosse, anneaux, vêtements liturgiques semble fréquent à cette période du Moyen Âge mais tous ces objets peuvent être remplacés par des « substituts » d'étain ou de bronze, ou des objets plus anciens considérés comme hors d'usage. Dom Salvadou va plus loin dans l'interprétation de l'usage de ce calice comme calice funéraire dans une sorte de mise en abyme : « un calice funéraire pris dans la chasse d'un martyr avec la relique et porté dans l'autel. Le calice serait considéré lui-même comme relique ». « Simple » reliquaire ou calice funéraire et reliquaire, le calice de Cabestany demeure un objet exceptionnel et énigmatique.

MML



⁴² *Revue de l'Art chrétien*, vol. 5, 1887, p. 499.

⁴³ Danielle GABORIT-CHOPIN (dir.), *La France romane au temps des premiers Capétiens (987-1152)* [exposition], Paris, Musée du Louvre, 10 mars-6 juin 2005, Paris Hazan, Musée du Louvre éditions, 2005, p. 122, 125-126 et tout particulièrement cat. 78 et cat. 79.

⁴⁴ Voir la notice PM49000046 sur <https://www.pop.culture.gouv.fr/>.

Saints Clous ou clous-reliquaires

Le clou est une des reliques dites de la Passion du Christ, c'est-à-dire liée à sa Crucifixion, au même titre que la Croix ou la couronne d'épines par exemple⁴⁵. Leur invention est attribuée à Hélène⁴⁶, mère de l'empereur Constantin qui serait venue en Terre Sainte en l'an 326. De nombreux auteurs relatent son périple (Eusèbe de Césarée, saint Augustin ou encore saint Ambroise) et comment elle fit mettre au jour les saintes reliques, ce qui lui valut d'être connue sous le nom de sainte Hélène. Si elle laisse la majorité des reliques à Jérusalem, elle rapporte avec elle des fragments de la croix, le *titulus*, un clou et des épines de la couronne. Elle aurait également fait porter une grande quantité de terre du Golgotha. Peu après la mort de sa mère, Constantin fit construire une chapelle, à Rome, pour abriter les saintes reliques, qui rapidement fut nommée *Santa Hierusalem* car son sol aurait été couvert de la terre sainte ramenée par Hélène. Cet édifice primitif serait celui sur lequel fut édifée l'actuelle basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome (voir le sceau dans la figure ci-contre), qui conserve donc le trésor de reliques de la Passion le plus riche de toute la chrétienté, dans une chapelle dédiée, la *Cappella delle Reliquie*, construite en 1930 par l'architecte Florestano di Fausto. On peut y vénérer trois morceaux de la Croix, le *titulus*, un clou, des épines et des pierres de la Terre Sainte.



Historiquement les clous ayant servi au moment de la Crucifixion sont au nombre de trois : un planté dans chaque poignet, un dernier pour maintenir les deux pieds l'un sur l'autre sur le *suppedaneum*. Hélène en aurait utilisé un pour réaliser un mors de cheval pour son fils, un autre pour le casque et aurait conservé le troisième. Le Saint Mors serait celui conservé aujourd'hui par la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras (Vaucluse)⁴⁷... ou peut-être également celui conservé par la cathédrale Notre-Dame du Puy-en-Velay (Haute-Loire)⁴⁸.

Les clous qui se trouvent ainsi désignés sous la double appellation de clou-reliquaire ou saint Clou ne peuvent être ceux-là. Selon les auteurs, les clous qui sont donnés (puisqu'on ne peut faire commerce d'objets bénis ou sacrés) par la basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome portent un peu de limaille du clou originel ou, plus sûrement, ont simplement été mis en contact avec le clou sanctifié par le sang du Christ. Ils ne sont donc pas à proprement des reliques mais des reliques secondaires ou *ex contactu*.

Les saints Clous, conservés par la communauté Sainte-Marie-Madeleine, comme ceux que l'on trouve dans certaines églises paroissiales, sont toujours accompagnés de ce que l'on peut nommer « authentiques » provenant de la basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem. Voici la transcription de celui conservé par la communauté :

« À tous ceux qui liront le présent acte nous faisons foi et attestons que ce Clou en fer entouré d'un ruban de soie rouge provient du saint Clou conservé par nous Cisterciens dans le reliquaire de la basilique urbaine Sainte-Croix de Jérusalem, lequel est un de ceux qui servirent à la crucifixion de Notre Seigneur Jésus Christ ; celui-ci a été façonné avec art pour ressembler à l'original.

Fait à Rome dans notre monastère Sainte-Croix de Jérusalem le 27 juin 1867
[Tampon de l'abbaye] P. Candide Laurenzi abbé ».

MML

⁴⁵ Archives de Ganagobie, VIII F 6.

⁴⁶ Voir au sujet du culte des saintes reliques en Provence : Jean-Michel SANCHEZ, *Reliques et reliquaires. Jérusalem, Rome, Compostelle et la Provence*, Méolans-Revel, Éd. grégoriennes, 2009. p. 73-78.

⁴⁷ Thierry PECOUT, « Le culte de Siffrein et du saint mors de Carpentras. Le dossier hagiographique », *Provence historique*, Fédération historique de Provence, 2021, n° 71, p. 115-159.

⁴⁸ Voir la notice PM43001671 sur la base <https://www.pop.culture.gouv.fr/>.

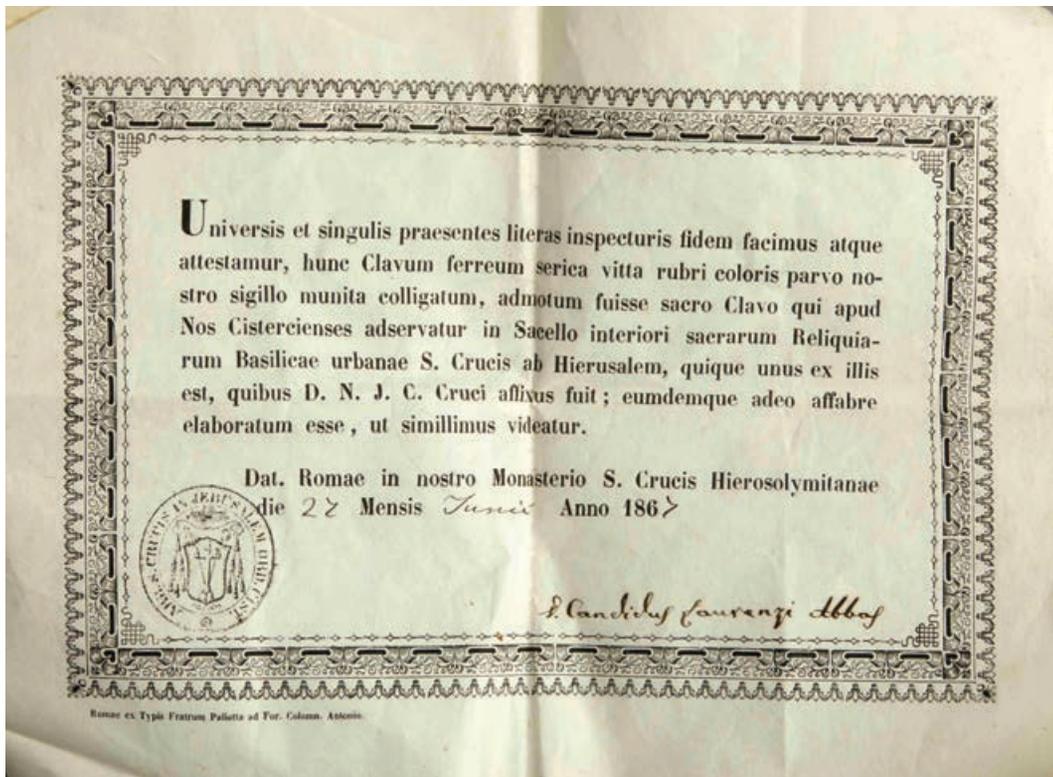


^ **Saints Clous ou clous-reliquaires**
1867, Fer forgé, L. 13 ; d. (tête de clou) 3,4 cm

∨ **L'authentique**

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvrel



Reliquaire de saint Laurent, saint Etienne et saint Hilaire

Ce grand reliquaire est remarquable tant par sa taille et son originalité que par sa grande qualité d'exécution et son matériau. Pour les années 1730-1760, période à laquelle il a sans doute été réalisé, on trouve plus généralement des reliquaires de bois doré... cherchant à imiter le métal précieux. Entièrement réalisé en bronze fondu, il a nécessité une grande quantité de métal ; l'ensemble a été repris à la ciselure avec de nombreux effets d'amati.

Le registre ornemental, exubérant, ainsi que son traitement stylistique, sont résolument baroques : la forme chantournée de la lunette, les feuilles d'acanthe traitées en enroulement et volutes, les inévitables coquilles, le ruban ondé semblant s'envoler au-dessus des deux angelots, les postures de ces derniers, en mouvement, comme instables, portant la croix vers le ciel. Dans



cette mise en scène foisonnante, il convient cependant de discerner des figurations symboliques chrétiennes : celles des vertus théologales. Sur le dessus de la cavité à reliques, la foi et l'espérance sont représentées par deux *putti* tenant l'un la croix (pour la foi), l'autre l'ancre (pour l'espérance). Au-dessus, au sommet de la composition, car c'est sans doute la vertu la plus importante, deux angelots soulèvent un pot-à-feu et semblent comme éblouis de la lumière qui en émane, sans doute celle de la charité⁴⁹.

Dans la logette à reliques, celles-ci sont mise en valeurs par de délicates paperoles. Un phylactère manuscrit précise, en latin, de quelle relique il s'agit : au centre saint Laurent martyr, à senestre (à gauche de la relique de saint Laurent), saint Etienne et à dextre, saint Hilaire, évêque de Poitiers. Au sommet du reliquaire, dans une logette particulière, se trouve une relique de la Vraie Croix.

Cette dernière est cernée de plusieurs inscriptions manuscrites : au bas de la croix *SSi Crucis*, et trois lettres majuscules aux extrémités des bras de la croix : *D / N*

/ *J*. Si l'on développe ces abréviations ou initiales, on obtient : *Sanctissimi Crucis Domini Nostri Jesus* (De la très sainte croix de Notre Seigneur Jésus)

Reliquaire de saint Laurent, saint Etienne et saint Hilaire >

XVIII^e siècle

Bronze, verre, papier, matières organiques, H. 52 ; la. (maximale) 45 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

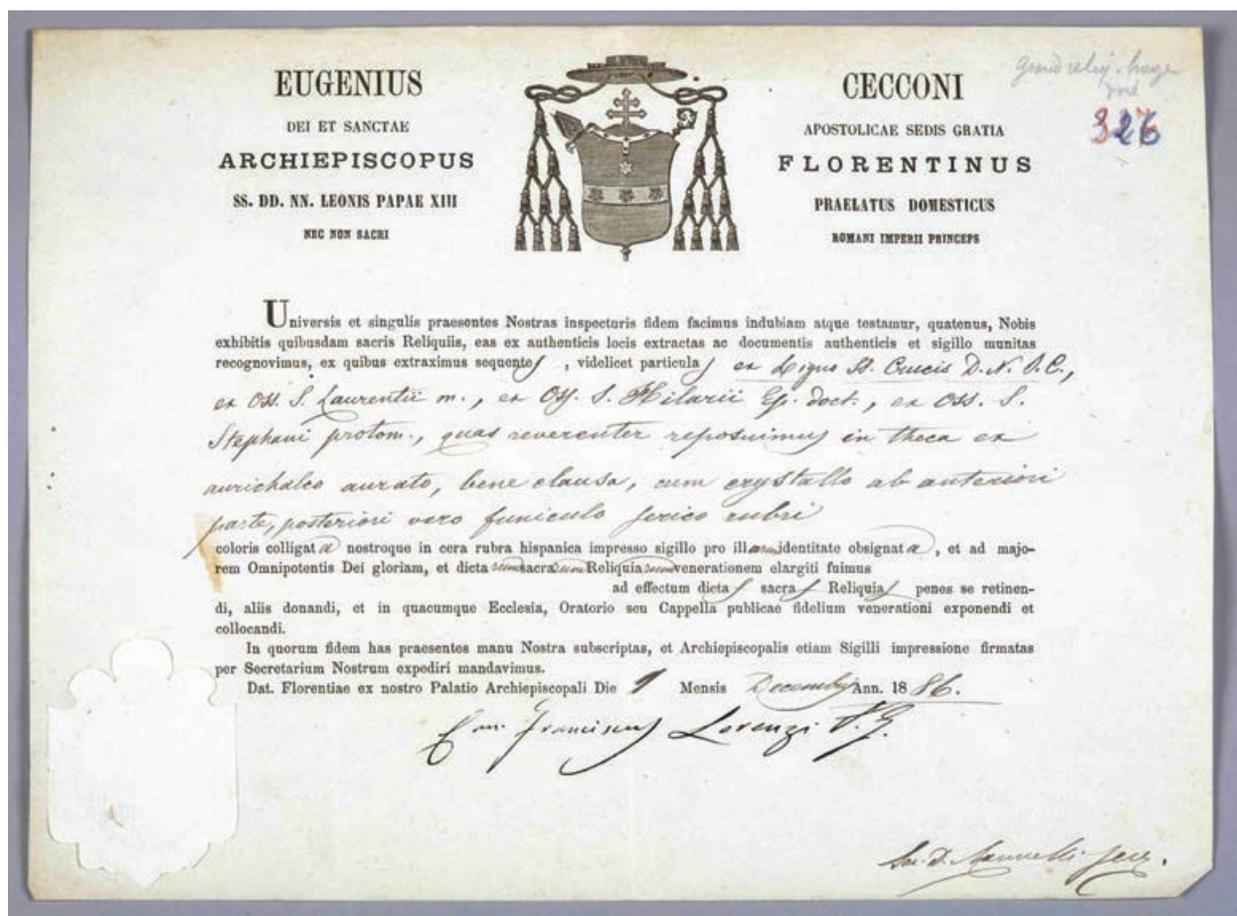
⁴⁹ *Catéchisme de l'Église catholique*, 1812-1829, et 1 *Corinthiens*, 13, 13.



Pour ce reliquaire, les archives de la communauté conservent un authentique⁵⁰ daté de 1886, à en-tête de Mgr Eugène Cecconi, archevêque de Florence où l'on peut lire :

« *Particula ex lignis sanctae Crucis domini nostri J. C., ex ossibus sancti Laurentii martyris, ex ossibus sancti Hilarii episcopi doctoris, ex ossibus sancti Stephani protomartyris, quas occultenter reposuimus in theca ex aurichalco aurato, bene clausa, cum crystallo ab anteriori parte, posteriori vero funiculo serico rubro* ».

[Traduction : Fragments du bois de la sainte croix de notre seigneur Jésus Christ, des ossements de saint Laurent martyr, des ossements de saint Hilaire évêque docteur, des ossements de saint Etienne protomartyr, que nous avons visiblement déposés dans une boîte en cuivre doré bien close avec un cristal sur le devant et un cordon de soie rouge derrière].



Reliquaire de saint Laurent, saint Etienne et saint Hilaire : l'authentique

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

⁵⁰ Archives de Ganagobie, VIII, F7 269 à 471, authentiques, boîte 2.



C'est probablement à cette date que les reliques ont été placées dans ce contenant (la maladresse de finition du revers de la cavité à reliques en témoigne : sans doute un remontage après avoir inséré les nouvelles reliques). Au revers de cet authentique, de la main de dom Salvadou, cette mention manuscrite : « grand reliquaire en bronze doré du cardinal Pitra. On dit que le dessin est du Bernin ». Aucun élément documentaire ne permet de confirmer ou d'infirmier ces deux informations : ni le potentiel don du cardinal Pitra, ni un dessin par un artiste si prestigieux. La qualité de l'objet et sa datation relative rendent cependant plausible une telle hypothèse, et la provenance italienne en tout cas tout à fait possible.

MML

Paire de reliquaires

Cette paire de reliquaires de bois doré est probablement un travail italien du XVIII^e siècle : la forme violonée de la logette, celle du support ainsi que les motifs ornementaux et l'élégance d'ensemble les placent dans la mouvance du baroque italien de la première moitié du XVIII^e siècle. Au moins trois reliques sont placées dans les grandes logettes, sur fond de décor de papier de soie et papier métallique découpés, une autre est placée dans l'oculus du socle.



La dorure, à l'origine à la feuille, a été posée sur une assiette rouge couvrant un apprêt blanc. Le revers est simplement peint doré pour les parties sculptées (dont le revers est simplement ébauché) et vernis pour le revers des cavités : les reliquaires n'ont pas été conçus pour être vus de tous côtés mais sans doute pour être posés sur un autel. Les cavités sont fermées avec soin par un lacs scellé de cinq sceaux pour l'un des reliquaires (deux pour l'autre qui est en moins bon état). Le sceau de l'évêque n'a pas pu être identifié.

MML

Paire de reliquaires >

XVIII^e siècle

Bois doré, verre, papier, matières organiques

H. 68 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel



Boîte de soie blanche avec reliquaires tubulaires

Coffret en bois couvert de satin de soie crème brodé. Les bordures sont soulignées d'une ganse de fils d'or torsadés. La broderie dessine les armes du cardinal Pitra⁵¹ : l'écu, surmonté d'un chapeau cardinalice (de gueules⁵²) avec cordelière à trente houppes, est un parti. Le premier d'azur est à trois monts d'or plantés d'une croix patriarcale de sable au mot PAX de gueules, brochant sur le tout qui est du Mont-Cassin. Le deuxième est coupé, au premier de gueules à trois oiseaux d'argent posés deux et une ; au deuxième à une mer au naturel avec un poisson de même tourné à dextre et au chef de sable chargé de deux étoiles à cinq rais d'argent. Le parti (à dextre) est une allusion explicite à son engagement bénédictin. Le cardinal, moine de Solesmes, est ainsi un des bienfaiteurs de la communauté⁵³. Le poisson est un rappel de sa découverte de l'ancienne inscription d'Autun qui portait le mot *ichthus* (poisson en grec), les étoiles une référence aux armoiries de l'abbaye de Solesmes. Les oiseaux sont, selon la période, d'abord des pies puis des colombes ; les pies et la poutre étaient les armes parlantes de sa famille. Les années 1836 et 1886, placées de part et d'autre du blason, correspondent à son ordination sacerdotale (13 décembre 1836) et à son jubilé de 50 ans de sacerdoce (1886). Ce coffret est donc probablement un cadeau en l'honneur de son jubilé.

La boîte contient un grand nombre de reliquaires tubulaires. Cette présentation des reliques est fréquente au XIX^e siècle. Le renouveau de la pratique religieuse est corrélé à celui de la vénération des reliques qui prend également un nouvel essor. Leur translation est assurée sous cette forme.

MML

Le cardinal Jean-Baptiste Pitra (1812-1889)

Prêtre du diocèse d'Autun, jeune professeur au séminaire, l'abbé Jean-Baptiste Pitra s'était fait connaître du grand public en 1839 en attirant l'attention sur une inscription exceptionnelle découverte à Autun, considérée comme une des plus anciennes traces chrétiennes de la Gaule (probablement du III^e siècle). Il entra en 1840 à l'abbaye de Solesmes pour devenir moine. En 1858, sa réputation de scientifique et ses publications érudites le firent mander par le Saint-Siège pour explorer les bibliothèques européennes et recopier manuscrits et documents canoniques. Il fut créé cardinal en 1863 et nommé en 1869 bibliothécaire de la Bibliothèque du Vatican. Le cardinal Pitra fut un ami et protecteur de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à laquelle il légua un lot de reliques et une partie de sa bibliothèque personnelle. Ce fonds constitue aujourd'hui un ensemble riche en érudition et signatures de la bibliothèque de ce monastère. Il contribua au renouveau des études ecclésiastiques tombées en déshérence depuis la Révolution.

F MV



⁵¹ Christophe ROUSSEAU-LEFEBVRE, « Les armoiries du cardinal Pitra », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, n° 54-59, 1984-1989, p. 169-185.

⁵² La description de la couleur (nommée émail) utilise un vocabulaire propre à l'héraldique : azur (bleu), gueules (rouge), sable (noir), sinople (vert), et pour les métaux : or et argent. De plus la description se fait toujours de la gauche du spectateur (nommée dextre) vers sa droite (nommée senestre), car l'écu se regarde comme une figure.

⁵³ *L'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie, 150 ans d'histoire*, Association des Amis du Prieuré de Ganagobie, 2015, p.42-43.



Boîte de soie blanche avec reliquaires tubulaires

3^e quart du XIX^e siècle

Satin de soie brodé, bois, verre, papier, matières organiques

H. 22 ; la. 30 ; pr. 22 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel



Agnus Dei

La communauté Sainte-Marie-Madeleine à Ganagobie possède un très bel ensemble d'*Agnus Dei*⁵⁴. Ces objets, médaillon de cire portant un décor en bas-relief, sont des sacramentaux reconnus par l'Église. Deux documents conservés dans les archives⁵⁵, datés pour l'un de 1856 et pour l'autre de 1868, publiés par l'imprimerie de la Révérende Chambre apostolique à Rome, en décrivent les rites de bénédiction et l'usage dévotionnel. Documents officiels de la curie romaine, ils accompagnent tout envoi pontifical de ces objets bénits. Ils sont rédigés en latin mais un trésorier de l'abbaye en propose une traduction partielle :



« La bénédiction et la consécration des *Agnus Dei* est une chose très ancienne dans l'Église. La matière avec laquelle ils sont confectionnés, leur forme et les prières employées dans leur consécration renferment des significations saintes et mystiques ».

Autrefois, les *Agnus Dei* étaient confectionnés, en principe tous les sept ans ou pour un événement particulier, à Rome, à partir de la cire provenant des cierges pascals des basiliques romaines et de ceux offerts par le pape pour la fête de la purification de la Vierge. Aujourd'hui, ainsi que le précise le document romain, on utilise une cire particulièrement pure et blanche qui « signifie la nature humaine prise par le Fils de Dieu en unité de personne sans mélange aucun et sans la contagion du péché dans le sein très pur de la Bienheureuse Vierge Marie » ainsi que du saint chrême. Pour les bénir :

« Le Souverain Pontife les plonge trois fois dans de l'eau déjà bénite dans laquelle il a mêlé du baume et du saint chrême et tant avant qu'après les immersions il prie Dieu de bénir ces signes, de les sanctifier, de les consacrer, d'y attacher une si grande vertu que ceux qui les vénèrent avec foi et une vraie piété obtiennent les dons et les bienfaits suivants : qu'à la vue ou au contact de ce signe la piété se réveille [...], qu'ils soient préservés des tentations du démon, des orages, de la foudre, du feu (incendie) et de l'eau (inondation), que les femmes en travail d'enfant soient soulagées par une heureuse délivrance, qu'ils soient préservés de toute adversité, de toute épidémie, de la corruption de l'air, de la tempête sur mer, qu'ils soient protégés dans la prospérité et dans l'adversité, qu'ils soient délivrés des embûches des hommes et du démon, de la mort subite et imprévue ; enfin de tous les maux et de tous les dangers, par les Mystères de la vie et de la Passion de N.S. Jésus Christ ».

⁵⁴ Anne LEPOITTEVIN, « *Picciolini, picolini et piccioli*. La fabrique romaine des *Agnus Dei* (1563-1700) », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 183, n° 3, 2018, p. 87-117.

⁵⁵ Archives de Ganagobie, VIII F 3.



Agnus Dei

Revers : Agneau vexillifère

1867 (?), sous le pontificat de Pie IX

Cire placée dans une boîte métallique fermée par un verre, marouflée de velours avec un décor de passementerie doré

9 x 6,5 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel



Avant d'être bénie les mercredi, jeudi et vendredi qui suivent la fête de Pâques, la cire est coulée dans des moules métalliques à double face, réalisés par des orfèvres de renom. L'*Agnus Dei* porte, sur une face, la représentation de l'agneau (image qui donne son nom à l'objet) couché sur le livre aux sept sceaux, ou de l'agneau vexillifère, accompagnée de l'inscription (plus ou moins abrégée) *ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi* (« Voici l'agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde », Jean 1,29). Sur l'autre face, celui qui est en général exposé dans un reliquaire, est figuré un événement, un monument, un personnage de l'Église, ou encore le pape régnant. L'ensemble est accompagné d'une inscription précisant l'iconographie ou rapportant l'année de la réalisation

avec les armes du pape régnant. Les multiples vertus prophylactiques évoquées dans le document pontifical, ainsi que la bénédiction papale justifient la présentation de l'objet au fidèle dans un « reliquaire ». L'*Agnus Dei* n'est certes pas une relique à proprement parler mais un objet de dévotion assurément. Ainsi *L'Annuaire pontifical catholique*⁵⁶, en 1901, préconise de « l'insérer dans une boîte couverte par devant d'un verre, comme on fait pour les reliques et de le déposer dans l'oratoire domestique, ou le mettre au chevet du lit, à côté du crucifix et du bénitier. On peut aussi le porter sur soi, mais il convient alors, tant pour sa fragilité que pour le respect dû aux choses saintes, de l'envelopper d'un sachet de soie ou de l'enfermer dans un reliquaire métallique ».

MML

Agnus Dei >

Avers : saint Laurent (inscription : *SANCTUS LAURENTI LEVITA MARTYRIUM*

(« Saint Laurent diacre et martyr »)

1867 (?), sous le pontificat de Pie IX

Cire placée dans une boîte métallique fermée par un verre, marouflée de velours avec décor de passementerie doré

9 x 6,5 cm

Le revers est représenté p. 57

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

⁵⁶ *Annuaire pontifical catholique* par Mgr Albert Battandier, IV^e année, Paris, Maison de la bonne Presse, 1901, p. 351-361.





Agnus Dei

< Revers : Agneau vexillifère avec, au bas, les armoiries d'Alexandre VII

∨ Avers : Résurrection avec figuration de tous les instruments de la Passion dont certains portés par deux angelots

Inscription : *VERE LANGURES NOSTROS ISPE TULIT* (Isaïe 53, 4)
soit : « Cependant, ce sont nos souffrances qu'il a portées »

Diamètre : 14 cm

Abbaye de Ganagobie
© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
– inventaire général – Frédéric Pauvarel



Les thèques



Thèque contenant plusieurs reliques

XVIII^e siècle (?); filigrane d'argent doré; dimensions : 15 x 12 cm

Abbaye de Ganagobie

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

La thèque⁵⁷ est, au sens large, un contenant, une enveloppe. Au sens religieux, elle désigne un réceptacle destiné à contenir des reliques. Barbier de Montault⁵⁸ écrit que la « thèque ou capse est lieu affecté à la conservation et à l'exposition de la relique »; il cite pour justifier cette définition le glossaire de du Cange : « *Theca, capsula sanctorum reliquiis instructa* »⁵⁹. La thèque est donc en général un reliquaire de petite taille, souvent destiné à garnir un vase plus grand. Ce terme est repris en suffixe dans un reliquaire particulier, la staurothèque (étymologiquement boîte à croix) est un reliquaire de la Vraie Croix.

La thèque est aussi nommée encolpion : reliquaire en forme de médaillon, de pendentif, de flacon d'ampoule, ou de croix contenant de l'huile ayant touché un corps saint ou des reliques⁶⁰, souvent portée au cou ou sur soi.

La communauté de Ganagobie en possède une collection très importante, sous différentes formes : encolpion, thèques orfévrées et filigranées, médaillons peints, cadres dorés et ornés parfois garnis de paperoles ou de canivet pour mettre en valeur les reliques. Toutes portent au revers le sceau de l'évêque qui les a authentifiées.



MML

Thèque contenant les reliques de saint Luc et saint Innocent ^

XVIII^e siècle (?); double face, anneau de suspension; filigrane d'argent; dimensions : 11 x 10,5 cm
Abbaye de Ganagobie; © Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

⁵⁷ Du grec *thêkê*, boîte, lieu où l'on serre quelque chose.

⁵⁸ Xavier BARBIER DE MONTAULT, « Un reliquaire du XIII^e siècle, à Sainte-Radegonde de Pommiers (Deux-Sèvres) », *Bulletin monumental*, t. 58, 1893, p. 330-348.

⁵⁹ *Theca* (par Charles du Fresne, sieur du Cange, 1678), dans du CANGE, et *al.*, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, éd. augm., Niort, L. Favre, 1883-1887, t. 8, col. 095a (<http://ducange.enc.sorbonne.fr/theca>).

⁶⁰ Inventaire général du patrimoine culturel, thésaurus de la désignation des objets mobiliers (en ligne <http://data.culture.fr/thesaurus/>).

Les reliquaires de saint Victor et saint Donat

Durant la Révolution, les reliquaires de saint Victor et saint Donat du prieuré de Ganagobie ont été sauvés de la destruction par des habitants qui les ont abrités. Ils ne sont pas mentionnés dans l'inventaire, dressé le 6 septembre 1790, avant la mise en vente du monastère comme bien national. Quant au constat du 8 germinal an 2 (7 avril 1794) établi par le district de Forcalquier, il indique qu'il ne reste plus rien dans l'église dévastée par l'explosion du clocher et la destruction du chœur de l'église⁶¹.

Les reliquaires sauvegardés sont restitués vers 1835 au curé de Ganagobie qui les remet à dom Santo Lorenzi, cellérier de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Hautecombe. Les reliques étant en mauvais état, celui-ci confia les reliquaires au trésorier de l'abbaye, dom Jean Salvadou, afin qu'il en prenne soin. Ils revinrent ensuite à Ganagobie où le curé de l'époque les plaça sur les gradins de l'ancien autel baroque, comme on peut le voir sur une photo des années 1970. Dom Salvadou écrivit :

« J'ai donc ouvert les reliquaires. Des traces de sceaux se voyaient sur les bords. Sur le reliquaire de S. Victor une inscription à l'encre se lisait assez bien : « Racommodées par moi curé de Ganagobie » (1835 ?) signature (illisible). L'authentique des reliques se trouvait à l'intérieur des reliquaires. Les reliques étaient entourées d'une nappe de coton. Chacune d'elles a été enveloppée dans un morceau de soie blanche afin d'éviter l'effritement des saints ossements. J'ai refermé les caveaux des reliques avec la planchette et un papier pour éviter les poussières à l'intérieur. Enfin j'ai placé l'authentique derrière le reliquaire de S. Victor et ai remis les deux reliquaires à Dom S. Lorenzi de qui je les avais reçus. En notre abbaye de Ste Madeleine de Marseille à Hautecombe (Savoie) ce 19 février 1935 ».



Reliquaires de saint Victor et de saint Donat avant leur restauration

1730, bois doré, verre, ossements, manuscrit, papier peint, tissu, fils doré, perles, H. 35 ; la. 25 ; P. 9 cm

© Abbaye de Ganagobie

⁶¹ Catalogue de l'exposition *Ganagobie et ses mosaïques du XI^e siècle*, Archives départementales et Conservation des antiquités et objets d'art des Alpes-de-Haute-Provence, Digne, 2017, p. 46-53.

Les deux reliquaires ont été réalisés en 1730. En bois doré, ils sont en forme de cartouche à volutes et rinceaux de feuilles d'acanthé, timbré d'une coquille stylisée. L'essence de bois utilisée est de l'aulne qui, comme le tilleul, convient bien à la sculpture. La dorure à la détrempe comporte une belle réparation dont les gravés du fond viennent rehausser les sculptures et par un jeu subtil de reflet un contraste est créé entre l'or bruni des sculptures et l'or mat du fond.

Les reliquaires contiennent des reliques des martyrs saint Donat et de saint Victor. Comme le précise l'authentique, les ossements proviennent de la catacombe de Saint-Cyriaque sous la voie *Tiburtina*, ils ont été authentifiés par le Custode, Gaspare Carpegna en 1671⁶². À l'intérieur de la cavité à reliques, le fragment d'ossement de saint Donat est maintenu par des perles en verre soufflé et celui de saint Victor par une fine tresse dorée.

Au revers du reliquaire de saint Victor, une pochette cartonnée recouverte de tissu rouge contient l'authentique, les sceaux de cire rouge et le lac ont été brisés pour accéder à l'intérieur du reliquaire. Au revers du reliquaire de saint Donat, les sceaux et le lac ont été eux aussi brisés pour permettre l'accès à la relique.

L'authentique du 21 août 1730 date de la mise en reliquaire des ossements de saint Donat et saint Victor ; il est signé par Pierre Eymar, chanoine de la « concathédrale » de Forcalquier et vicaire général de M^{gr} Pierre-François Lafitau, évêque de Sisteron de 1720 à 1764 :

« Scavoir faisons nous pierre Eymar Docteur en Theologie chanoine de l'Eglise concathédrale de cette ville de Forcalquier, Vicaire general de MonSeig^r Lill.^{me} et Rev.^{me} Eveque de Sisteron, que Ce jourd'hui vingt un aoust mil sept cents trente dans notre maison d'habitation il nous a été présenté de la part de Dom Jean Galland prieur de Ganagobie une petite caisse de bois blanc liée d'un petit ruban de soye rouge et cachetée du petit sceau de Monseign^r . Lill.^{me} et R.^{me} françois maurice de gonterijs archeveque d'avignon avec son attestation du 23. 7^{bre}. 1719. Relative a celle de l'Eminentiss^{me} Cardinal Carpinei vicaire general de notre S.^t Père Le pape datée de Rome du 19. 8.^{bre} 1671. Et ayant ouvert avec reverence et respect lad Caisse en presence de notre Secretaire Soussigné, nous y avons trouvé dedans des Sacrées reliques decemment placées des Corps des SS. Martyrs de Jesus Christ, Victor et Donat tirées du cimetiere de S.^{te} Cyriaque, et a la priere dud dom Jean galland, nous avons tiré avec reverence lesd Reliques de lad caisse et nous les avons placees dans deux differents reliquaires de bois ouvré et doré celle de S.t victor dans l'une desd chasses, et celle de S.t Donat dans l'autre. Et avons fermé et scellé lesd reliques et chasses du sceau de mons. Evveque et avons permis aud Dom galland de les exposer ala veneration des fidelles dans son Eglise de ganagobie en foy de quoi nous lui avons fait expedier les presentes signées de notre main et contresignée par notre secretaire et scellées du sceau de mon Seigneur Lill.^{me} et Rev.^{me} Eveque de Sisteron Lan et jour susdit. EYMAR vic.gnal par mandement BRANDOLLY Sec⁶³ ».

MCB

⁶² Il y a une erreur de nom dans l'authentique, il ne s'agit pas de Carpinei mais de Gaspare Carpegna (1625-1714), créé cardinal par le pape Clément X et nommé vicaire général de Rome en 1671.

⁶³ Orthographe et calligraphie ont été conservées.



CULTE



Liturgie eucharistique en l'église de Ganagobie
Les reliques de saint Benoît sont placées sous l'autel.

© Ferrante Ferranti

Les reliques dans la liturgie du monastère

Au commencement : la Règle de saint Benoît

Un court verset du chapitre 58 de la *Règle des Moines* de saint Benoît est à l'origine du développement des reliques dans les monastères bénédictins. Ce chapitre traite de la promesse solennelle du moine. Celle-ci se déroule au cours d'une liturgie, où le nouveau moine dépose sur l'autel la charte de son engagement, écrite et signée par lui, « au nom des saints dont les reliques sont en ce lieu, et de l'abbé présent », précise saint Benoît. Cette disposition liturgique explique la nécessité des reliques dans un monastère. Leur fonction est ici de prendre à témoin les saints présents par leurs restes corporels, du serment solennel émis par le nouveau moine profès.

Ainsi, tout monastère doit conserver un lot de reliques qui sont exposées, encore aujourd'hui, à l'occasion des vœux solennels d'un moine. La garde de ces reliques est confiée au moine « trésorier » chargé de veiller sur ce « trésor ». À partir de cette disposition se développa dans les monastères bénédictins un culte des reliques, qui prendra dans les siècles suivants les formes les plus diverses.

Essor et fin du culte de Sainte Gaudentie

L'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille maintenant à Ganagobie n'a pas une histoire multiséculaire. Fondée en 1865 par dom Guéranger dans la grande métropole portuaire, elle a



pourtant accumulé dans sa courte durée une impressionnante collection de reliques, dont l'usage liturgique suit les époques de son histoire mouvementée. C'est ainsi qu'on peut suivre l'exposition insistante de certaines reliques à une époque donnée, puis leur disparition complète, voire leur remplacement par d'autres. Ce mouvement de va-et-vient est en phase avec les implantations successives de ce monastère qui connut de nombreux changements de domiciles.

C'est à la demande d'un prêtre du diocèse de Marseille, l'abbé François-Xavier Coulin (1800-1887), fondateur dans cette ville d'un patronage féminin, le « Grand Catéchisme du Saint Nom de Jésus », que dom Guéranger avait implanté rue d'Aubagne en 1865 le monastère Sainte-Marie-Madeleine, avec l'intention de continuer l'animation de cette œuvre.

Reliquaire-chapelle de sainte Gaudentie, vierge et martyre romaine

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Le « Grand Catéchisme » était placé sous la protection d'une sainte romaine, sainte Gaudentie. L'abbé Coulin avait ramené en 1843 d'un pèlerinage dans la ville éternelle les restes de cette vierge martyre, dont on ne sait quasiment rien⁶⁴. Chaque année, au jour de sa fête (10 novembre) et les 8 jours suivant, les reliques de cette sainte étaient exposées dans son imposant reliquaire-chapelle⁶⁵ à la vénération des dames du patronage dans l'église du monastère rue d'Aubagne, agrémentée de fleurs, de cantiques⁶⁶ et de sermons. Ces liturgies festives étaient annoncées par la presse catholique locale⁶⁷ et attirait de nombreux fidèles. Il faut croire que ces manifestations ont laissé un souvenir assez prégnant chez certains marseillais, puisque 29 ans après le départ des moines de Marseille en raison des lois anti-congréganistes (1901), un prêtre du diocèse, l'abbé Paul Rostan d'Ancezune (1868-1950) qui jeune, avait assisté aux ostensions de la sainte romaine, avait demandé en 1930 aux moines de Sainte-Madeleine alors à Hautecombe (Savoie), la relique de cette sainte pour la faire vénérer par ses ouailles. Un prêt temporaire avait été alors consenti⁶⁸.

Cette sainte, qui fut honorée pendant les années marseillaises de la communauté (1865-1901) par de ferventes liturgies est aujourd'hui complètement oubliée. Le patronage de l'abbé Coulin a cessé depuis plus d'un siècle. Reléguée dans un coin du trésor, la relique est même l'objet d'un doute sérieux sur son authenticité, en raison des progrès de l'archéologie scientifique qui identifient avec plus de certitude la véracité des reliques des catacombes romaines.

Sainte Marie Madeleine, patronne du monastère



Affiche annonçant la fête de sainte « Marie-Magdeleine » et l'ostension de sa relique

© Abbaye de Ganagobie

⁶⁴ Elle est nommée dans le martyrologe d'Usuard (IX^e siècle) comme vierge. Voir Norbert BONAFOUX, *Notice sur les reliques de sainte Gaudentie*, Marius Olive, 1844.

⁶⁵ Cf. Marie-Christine BRAILLARD, *Le trésor des reliques de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille*, p. 58-59.

⁶⁶ Cantique en l'honneur de sainte Gaudentie (extrait) : « Jetons des lys et des roses / Sur la vierge qui suit Jésus;/ Chastes fleurs en ce jour écloses / Dans le parterre des élus. / Vous nous dites par votre arôme : / Gloire à celle qui s'immola. / Ici dort la vierge de Rome. / Le lieu de Gaudentie est là. » (Archives de Ganagobie, I A 2).

⁶⁷ Par exemple : *Semaine liturgique de Marseille*, n° 885, 3 novembre 1878, t. XVII, p. 1 159.

⁶⁸ Archives de Ganagobie, VIII F 3, lettre de l'abbé Rostan d'Ancezune au Révérendissime abbé de Sainte-Madeleine à Hautecombe, 9 décembre 1930.

En même temps que sainte Gaudentie, une autre sainte faisait l'objet d'un culte fervent pendant la phase marseillaise de la communauté : sainte Madeleine.

Le monastère rue d'Aubagne était placé sous la tutelle de cette sainte, dont on connaît l'attachement des provençaux en raison de son séjour à la Sainte-Baume. Ses reliques étaient exposées au jour de sa fête (22 juillet) et les 8 jours suivants, le tout annoncé par voie d'affiche ⁶⁹.

Aujourd'hui à Ganagobie, où réside le monastère depuis 1992, la relique de sainte Madeleine est sobrement exposée au jour de sa fête. Et la communauté monastique s'est rendue au jugement de l'Église, qui dans sa liturgie rénovée après le Concile de Vatican II, honore uniquement sainte Madeleine comme l'apôtre des apôtres et le témoin du ressuscité au matin de Pâques ⁷⁰. Elle n'est désormais plus confondue avec la pécheresse pardonnée ni avec Marie de Béthanie ⁷¹.

Saint Amédée de Lausanne, abbé d'Hautecombe



Reliquaire de saint Amédée, abbé d'Hautecombe, réalisé par Marcel Feuillat en 1948

© Abbaye de Ganagobie

⁶⁹ Archives de Ganagobie, VIII F 7.

⁷⁰ Marc 15 40.47 ; 16 1 ; Matthieu 17 56 ; 27 61 ; 28 1.

⁷¹ Luc 7 36-50, Marc 14 3-9, et Matthieu 26 6-13, Jean 12 1.8.

De 1922 à 1992 s'étend la phase savoyarde de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine qui réside alors à l'abbaye d'Hautecombe, au diocèse de Chambéry. Cette période voit la montée en puissance de reliques de saints indiquant l'enracinement savoyard de la communauté. En 1948, elle comptait plusieurs moines et oblats originaires de la Suisse voisine. Aussi le groupe d'amis suisses du monastère se démena pour que figure dans le trésor d'Hautecombe une relique insigne de saint Amédée de Lausanne (1109-1159), abbé cistercien d'Hautecombe puis évêque de Lausanne.

C'est ainsi que le 6 avril 1948, Mgr Charrière, évêque de Lausanne, remit au Père Abbé d'Hautecombe, dom Édouard Dupriez, une relique de saint Amédée, dans un somptueux reliquaire offert par les oblats, œuvre de l'orfèvre genevois Marcel Feuillat. Cette donation eut lieu solennellement au cours d'une grande manifestation liturgique, avec procession, messe pontificale, vêpres, et grand concours de fidèles et d'amis du monastère. L'événement fut même salué par la presse -surtout suisse-, comme « signe d'amitié entre la Savoie et le pays Romand »⁷². Chaque année, la relique était exposée au 29 août, jour de la fête de saint Amédée.

En 1992, les moines de Sainte-Madeleine quittent Hautecombe pour la Haute-Provence, et laissent à Hautecombe la relique de saint Amédée, dont la vénération n'a plus de raison d'être sous le ciel provençal.

Sainte Érine

En 2002, l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine était bien implantée à Ganagobie. Elle fut pourtant mêlée, eu égard à ses nombreuses années en Savoie, à l'épisode de la restitution aux orthodoxes de Patras⁷³, d'une relique d'une sainte grecque conservée à Hautecombe : sainte Érine, (ou Irène) impératrice et martyre (752-803).

Le crâne de cette sainte avait été offert par l'archevêque latin de Patras à l'abbaye d'Hautecombe en 1231, où intact, il avait traversé les siècles jusqu'à nos jours, malgré les bouleversements des Guerres de religion et la Révolution. Au XIX^e siècle, chaque lundi de pentecôte, les bateliers du lac du Bourget venaient en pèlerinage dans l'abbatiale vénérer cette sainte considérée comme leur patronne. Au début du XX^e siècle et pendant les années savoyardes de la communauté, le pèlerinage était tombé en désuétude, et la relique dans son beau reliquaire d'argent était presque oubliée.

Mais les orthodoxes de Patras en Grèce, après s'être enquis de sa présence à Hautecombe, l'ont réclamée en 2002 pour une église récemment construite sous le vocable de cette sainte. Après des pourparlers, plusieurs rencontres et échanges épistolaires entre l'archevêque de Chambéry, Mgr Laurent Ulrich et l'archimandrite Irénée de Patras, une moitié de la relique fut finalement restituée à Patras le 4 octobre 2002. Une expédition ayant pour mission d'accompagner le transit aérien de la relique fut organisée, comptant Mgr Ulrich et diverses personnalités, dont un moine de Sainte-Madeleine alors à Ganagobie, le Frère Régis Blanchard.

Accueillie avec les plus grands égards dès l'aéroport d'Athènes, elle fut conduite en grande pompe à l'église Saint-Irène, au milieu d'un grand concours de peuple qui manifestait sa dévotion sur son parcours. Une longue liturgie de psaumes, hymnes et prières se déroula dans l'église paroissiale dans l'émotion et la joie. La portée œcuménique de cet événement n'a échappé à personne.

⁷² « Quand l'abbaye d'Hautecombe fête saint Amédée », *L'Écho Illustré* (Genève), 17 avril 1948, n° 16 ; « À la gloire de saint Amédée », *Le Courrier de Genève*, 5 avril 1948 ; « À la gloire de saint Amédée, évêque de Lausanne », *L'Écho Vaudois*, 3 avril 1948.

⁷³ Patras est une ville grecque située au nord du Péloponnèse.

Après Vatican II



Autel garni de reliques avant le Concile de Vatican II (1962-1965)

Liturgie pontificale à Hautecombe : les reliquaires sont posés sur l'autel.

© Abbaye de Ganagobie

Depuis la réforme liturgique du Concile Vatican II, le lien essentiel entre les reliques et l'eucharistie est restitué à sa juste place et même souligné dans la liturgie. Auparavant, l'usage était de placer des reliquaires des saints sur l'autel entre les chandeliers, les fleurs et la croix. Elles étaient même honorées d'un encensement. En outre, presque chaque jour, une relique de saint nommé au martyrologe⁷⁴ était retirée du trésor pour être exposée sur un présentoir, près de l'autel majeur.

Dans une conférence à ses moines, dom Guéranger, le fondateur de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine, note :

« Rien n'est plus imposant que notre autel quand il est chargé de ces vénérables reliques. N'y pas faire attention, c'est n'avoir pas d'entrailles et ne ressembler nullement à nos ancêtres les anciens moines qui avaient un si grand zèle pour les reliques. Il est important de penser à cela, car ces reliques sont des gages de la bonté de Dieu à notre égard. Ces saints sont venus nous trouver pour nous protéger.⁷⁵ »

⁷⁴ Le Martyrologe est le catalogue des saints à fêter chaque jour.

⁷⁵ D. GUÉRANGER, *Conférences : Saints*, t. 2, juillet-décembre. T. XVIII (Saint Rémi), p. 327.



Abbaye de Ganagobie : imposition de la sainte Epine le lundi de Pâques

© Abbaye de Ganagobie

Pour dom Guéranger, les reliques sont un signe de bénédiction et de protection.

Au moment où la communauté monastique était encore à Marseille, une épidémie de choléra fit son apparition dans la cité marseillaise. Pendant cette période (de juillet à octobre 1884), une relique de saint Roch fut exposée dans la salle du chapitre du monastère, et vénérée jusqu'à la fin du fléau ⁷⁶.

Aujourd'hui, à Ganagobie, quand la relique d'un saint est exposée, elle est sobrement placée sous l'autel au jour de sa fête. Et cette place l'associe au sacrifice eucharistique du Christ. Par là est souligné son caractère de membre du corps mystique du Christ. Les reliques exposées le long de l'année liturgique sont en plus petit nombre qu'avant le Concile Vatican II. Elles jouissent d'un caractère d'authenticité assuré, autant qu'il est possible. Ces reliques sont celles de saints relativement récents, que les moines du monastère ont parfois connus (saint Jean Bosco, saint Pie X). Enfin, une attention est accordée aux saints vénérés dans l'environnement bas-alpin du monastère : saint Mayeul, les saints abbés de Cluny, et saint Honorat de Lérins, saint Jean de Matha.

L'église de Ganagobie a été consacrée le 10 mai 1994 par Mgr Georges Pontier, évêque de Digne. Ce jour-là, les reliques de saints ont été transportées en procession et insérées dans un des piliers de l'autel, avant l'onction et l'embrasement de ce dernier. Ces reliques étaient celles de saint Just, saint Odon, saint Mayeul, saint Hugues de Cluny, saint François de Sales, saint Claude La Colombière et sainte Opportune.

⁷⁶ Archives de Ganagobie, VIII B 1, *Chronique* de d. Jaubert, juillet-octobre 1884.



Deux reliques font encore l'objet d'une célébration spéciale : celles de la vraie Croix (14 septembre) et de la sainte Epine (lundi de pâques). Ces jours, au cours d'une courte et sobre liturgie, moines et fidèles viennent au pied du Père Abbé qui impose la relique sur la tête.



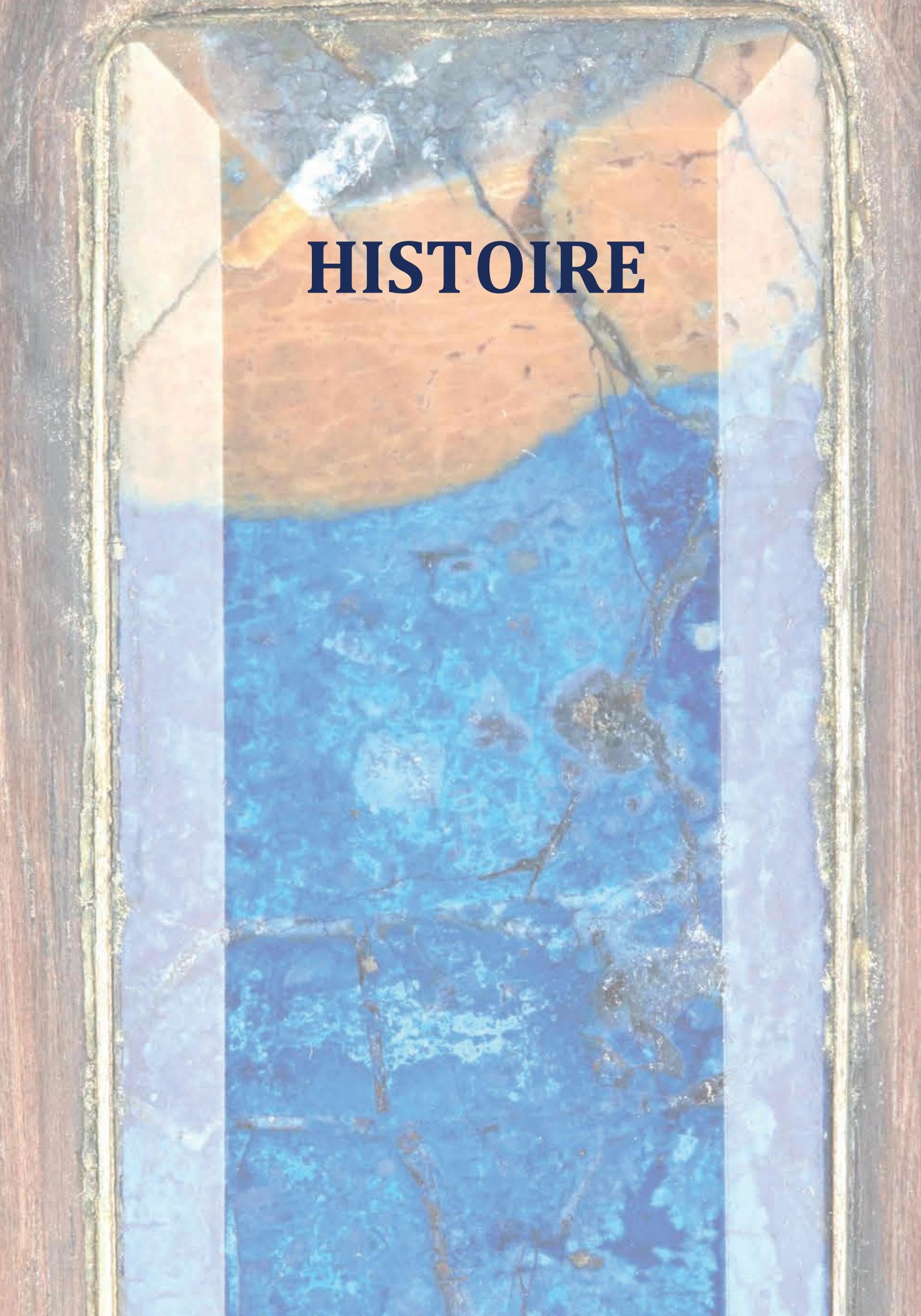
L'histoire liturgique des reliques du monastère Sainte-Marie-Madeleine de Marseille suit les étapes de son implantation et l'évolution de la position de l'Église envers cette dévotion. Des reliques apparaissent (sainte Érine, saint Amédée) quand d'autres disparaissent (sainte Gaudentie), et d'autres se maintiennent (sainte Madeleine), en raison de l'attachement de la communauté à leur patronne et leur lieu de fondation (Marseille). Une attention est donnée aux reliques de saints récents, mais des reliques anciennes persistent, en raison du souvenir qu'elles représentent dans l'histoire de la communauté. Surtout, le mouvement suit l'évolution de la science historique qui conduit à mettre de côté les reliques douteuses. Il suit surtout le renouvellement de la théologie et de la spiritualité qui reconnecte -si l'on peut dire- la vénération des reliques au sacrement de l'eucharistie.



FMV

Insertion des reliques pendant la liturgie de la Dédicace de l'église de Ganagobie par Mgr Georges Pontier, évêque de Digne, le 10 mai 1994

© Abbaye de Ganagobie

The image shows the front cover of an antique book. The cover is bound in dark brown leather, visible at the edges. The central part of the cover is decorated with marbled paper. This marbling features a large, irregular shape in shades of orange and tan at the top, and a large, irregular shape in shades of blue and light blue below it. The background of the marbling is a mix of these colors with some darker, vein-like patterns. A thin, gold-colored border is visible around the perimeter of the marbled area. The word "HISTOIRE" is printed in a bold, black, serif font across the center of the cover.

HISTOIRE



Reliquaires de sainte Gertrude de Helfta et de la transverbération de sainte Thérèse provenant du trésor du cardinal Pitra.

Italie

Seconde moitié du XIX^e siècle

Bois, pierre, argent, laiton, verre coloré, papier, ossements, verre

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Le trésor des reliques

« Expliquer et commenter les enrichissements successifs d'un trésor est une véritable fouille archéologique dont il importe de reconstituer la stratigraphie ⁷⁷ ».

Le trésor des reliques de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine à Ganagobie ⁷⁸ est riche par le nombre de ses reliques, la qualité de ses reliquaires et par l'importante documentation d'archives qui lui est associée. Il n'en demeure pas moins que, comme souvent, la tentative de reconstituer son histoire laisse de nombreux points en suspens. Fondée en 1865 par l'abbé de Solesmes, dom Guéranger, des déménagements successifs ont en effet jalonné la vie de la communauté qui a dû se déplacer dans différents lieux, à Marseille d'abord par suite des décrets d'expulsion du 29 mars 1880, puis en Italie du nord où elle se réfugie, à la suite de la loi de 1901 supprimant les congrégations religieuses. Après plus de vingt ans d'exil, la communauté revient en France en 1922, pour s'installer à l'abbaye royale d'Hautecombe en Savoie, lieu qu'elle quitte en 1992 pour l'ancien prieuré clunisien de Ganagobie dont elle est devenue propriétaire ⁷⁹. Les pérégrinations de la toute jeune communauté d'un lieu à l'autre à Marseille (1865-1901) puis l'exil italien (1901-1922), ont sans doute dispersé les archives sur l'arrivée des premières reliques qui, dans un monastère bénédictin revêtent une importance particulière ⁸⁰.

L'exposition des premières reliques

Dès la fondation, le 22 juillet 1865, par l'abbaye de Solesmes de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille, qui n'est alors qu'un prieuré, les deux principales reliques qui constitueront son trésor, sont exposées dans l'église du Jésus, 90 rue d'Aubagne. Ce sont celles des titulaires de l'abbaye et de la congrégation : sainte Marie-Madeleine et saint Benoît. La chronique de dom Bérengier ⁸¹, précise l'origine de la relique de saint Benoît qui a été donnée par Solesmes mais ne donne aucune information sur la relique de sainte Marie-Madeleine :

La première manifestation publique marquant la fondation du « prieuré naissant » se déroule le 22 juillet 1865, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine. « Les Vêpres ont été célébrés par D. Menault qui a voulu les chanter en coulle, afin d'inaugurer, en ce jour, en l'église de Jésus, l'habit bénédictin. On devait se rendre ensuite à la crypte de sainte Madeleine, pour y faire vénérer la relique de la sainte Patronne de Provence mais la foule qui remplissait l'église était si grande, que D. Menault n'a pu en fendre les rangs trop pressés, et a dû se contenter de bénir de l'autel, la multitude recueillie avec la relique de la glorieuse amante de Jésus-Christ. »

Le 4 décembre 1865, pour la fête de l'Illation de Saint Benoît ⁸², la relique de saint Benoît est exposée sur l'autel dans son enveloppe scellée aux armes de dom Guéranger, abbé de Solesmes : « Après avoir chanté les hymnes de l'Illation, nous sommes venus tour à tour aux pieds de D. Prieur, qui nous a imposé la relique sur la tête. Et c'est ainsi que saint Benoît, a pris en personne, possession du petit Prieuré ».

⁷⁷ Philippe GEORGE, « Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2002, t. 80, fasc. 2, p. 565.

⁷⁸ Pour la rédaction de cet article, je remercie infiniment pour son aide attentive, ses recherches et ses conseils, le frère. Matthieu Vassal, archiviste et trésorier de la communauté.

⁷⁹ *L'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie, 150 ans d'histoire*, Association des Amis du Prieuré de Ganagobie, 2015.

⁸⁰ Les vœux solennels des moines sont prononcés sur les reliques (Règle de Saint-Benoît, chapitre 58). Voir *supra* l'article de frère Matthieu.

⁸¹ Archives de Ganagobie, VIII B 1, Chronique Bérengier, p. 17-18. Dom Bérengier, secrétaire de dom Guéranger, abbé de Solesmes, natif de Marseille, est le rédacteur de la première chronique de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille.

⁸² L'Illation de saint Benoît commémore le retour de ses reliques au monastère de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire) après les invasions normandes (voir *supra* p. 18). Fêtée le 4 décembre dans l'ancien calendrier liturgique, cette commémoration a aujourd'hui disparu de l'ordo.

La constitution du trésor à Marseille

À partir de 1866, les reliques ne manquèrent pas de parvenir en grand nombre chez les moines de la rue d'Aubagne. Après les désacralisations révolutionnaires, le retour au culte des reliques s'inscrit dans cet immense élan de restauration religieuse qui caractérise le XIX^e siècle jusqu'aux années 1880, avec l'édification ou la reconstruction des sanctuaires et le renouveau du culte et de la liturgie ⁸³.

Grâce à l'entregent de personnalités telles que dom Guéranger et dom Gauthey auprès de grands donateurs comme le cardinal Pitra (1812-1889) ⁸⁴, aux relations familiales marseillaises de dom Bérengier, à l'appui constant des dames du *Grand Catéchisme* ⁸⁵, aux recherches du trésorier dom Forgeois ⁸⁶ ou encore aux largesses de pieux donateurs ou amis, les reliques affluèrent. Elles arrivèrent aussi de nombreux couvents ou paroisses de France auxquelles il convient d'ajouter des « vieux reliquaires » provenant de la région marseillaise, épargnés sans doute par les saccages de la Révolution. Certaines reliques remarquables sont étudiées dans ce catalogue comme celles de saint Mummole ou Mommol, abbé de Fleury (1869), celles de saint Aigulphe, de saint Benoît et saint Honorat (1870), saint Victor de Marseille (1871), les cheveux de sainte Marie-Madeleine (1880), saint Bernard (1899), la sainte Épine (1900) ⁸⁷.

Les reliques affluèrent, c'est certain mais, pour la plupart, les sources sont quasiment muettes sur les circonstances de leur arrivée. La chronique du monastère et les diaires ⁸⁸ en font rarement mention. La correspondance des trésoriers n'est pas non plus très prolixe sur le sujet. Il a certainement existé un livre du Trésor, dressé par le trésorier, qui recense l'ensemble des reliques et les biens le plus vénérables conservées au monastère et dont la communauté a la garde mais il a disparu ⁸⁹. Les authentiques (numérotées au revers) et les listes dressées pendant les périodes marseillaise et italienne, renvoient à une numérotation dont on n'a plus la source. Pour pallier ce manque, il faut rechercher dans les calendriers, sanctoraux, listes, notes, émis par les trésoriers, leurs innombrables annotations (souvent minuscules) aux graphies différentes inscrites dans les marges ou les interlignes, précisent certaines provenances. On doit aussi ajouter les 733 authentiques, aujourd'hui conservés, qui sont pour certains, eux aussi, annotés.

⁸³ Philippe BOUTRY, « Une recharge sacrale. Restauration des reliques et renouveau des polémiques dans la France du XIX^e siècle » dans *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps des Réformes aux révolutions*. Paris, éditions de l'EHESS, 2009, vol. 1, p. 121-173.

⁸⁴ Voir *supra* p. 54.

⁸⁵ Le *Grand Catéchisme*, fondé par le chanoine Coulin, est une œuvre regroupant les femmes de la bonne société marseillaise, sous le patronage de sainte Gaudentie. Vers 1865, l'œuvre regroupait trois cents dames et demoiselles.

⁸⁶ Dom François Forgeois, moine de Solesmes est arrivé à l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille en 1867 ; il en est le premier trésorier (de 1868 à 1885).

⁸⁷ Voir *infra* la contribution de Jean-Christophe Labadie.

⁸⁸ Diaire : journal où sont relatés les épisodes de la vie quotidienne du monastère.

⁸⁹ L'attribution de l'obédience de trésorier est donnée par le Père Abbé. On peut citer l'exemple de l'abbaye de Solesmes dont le journal du trésor est tenu à partir de 1877, une quarantaine d'années après sa fondation.

L'état du trésor à la fin du XIX^e siècle d'après une liste de dom Gauthey

À défaut d'inventaire, les archives conservent une liste des reliques de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille établie par son premier abbé, dom Gauthey avec pour titre *Nomina Sanctorum quorum reliquia habentur un hoc monasterio S. M. Magdalenae*⁹⁰.

Les reliques sont réparties dans onze reliquaires croqués par dom Gauthey⁹¹. Toujours présents dans le trésor, ils ont conservé pour sept d'entre eux leur disposition des reliques d'origine. Ces sept reliquaires, aux formes et matériaux différents, se répartissent ainsi : deux reliquaires en bois noirci en forme de tombeau, quatre petits reliquaires monstrances en bois doré, et un grand reliquaire architectural, en bronze doré, dit de sainte Gaudentie.



Paire de reliquaires en forme de tombeau

Premier quart du XIX^e siècle

Bois noirci, cuivre, tissu, papier, ossements, verre

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Les reliquaires en forme de tombeau, stylistiquement de la première moitié du XIX^e siècle et dont les reliques ont été authentifiées par Monseigneur Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille (1823-1837), sont antérieurs à la fondation de Sainte-Marie-Madeleine de Marseille. Contenant presque une centaine de reliques chacun, selon une disposition en rayons, les reliques de la Vierge (voile) et de saint Joseph (tunique) entourées de celles des apôtres, sont bien mises en valeur en position centrale. Il en est de même pour le reliquaire dit de sainte Gaudentie⁹² où les fragments d'ossement et des dents de sainte Gaudentie, vierge et martyre, sont placées au centre des *sacras particulas* des martyrs. Selon l'authentique (n° 415) de Mgr Louis Place, évêque de Marseille (1866-1878), cet ensemble a été réuni et mis en place en 1879 dans la « grande chasse en cuivre ».

⁹⁰ Archives de Ganagobie, VIII F 1 (papiers du Trésor), *Nomina Sanctorum quorum reliquia habentur un hoc monasterio S. M. Magdalenae*, par TRP D. Gauthey (trad. *Noms des saints dont les reliques sont conservées au monastère Sainte-Marie-Madeleine*), sans date (début XX^e siècle, antérieur au départ en Italie ?). Des remarques sur l'identification de cinquante saints figurent à la fin du document. On ignore si c'est l'ensemble du trésor qui est dénombré dans cette liste de 228 reliques.

⁹¹ Dom Gauthey, excellent dessinateur, a notamment élaboré une croix pectorale pour son ami le cardinal Pitra à l'occasion de son jubilé sacerdotal (1886), les cartons des broderies d'un ensemble (chasuble, dalmatique, manipule, voile) en velours rouge dont se servent encore aujourd'hui les moines de Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie.

⁹² Dimensions : H. 94 ; L. 50 ; l. 28 cm.



Grand reliquaire, architecturé de style néogothique dit de sainte Gaudentie

Dernier quart du XIX^e siècle

Bronze doré, tissu, ossements, verre

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Si la thématique des saints martyrs est nettement affirmée dans ce reliquaire, pour ceux rassemblant de nombreuses reliques (comme ceux décrits plus haut), la juxtaposition sans lien apparent semble être réalisée au hasard des possibilités de la ressource, sans critères précis.

Un petit oratoire-reliquaire du XVIII^e siècle, conservé dans les archives de Ganagobie, met en évidence la dévotion d'une personnalité. Cet oratoire appartenait à Monseigneur de Belzunce (évêque de Marseille 1709-1755). Farouche adversaire du jansénisme, il participa au synode provincial d'Embrun (1726) qui condamna l'évêque janséniste de Senez, Jean Soannen. L'oratoire en forme de retable présente, de part et d'autre du tableau central représentant une Vierge à l'Enfant, des médaillons disposés sur les volets du retable contenant des fragments d'ossements de sainte Marguerite-Marie Alacoque, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, saint Ignace de Loyola et saint Louis de Gonzague, appartenant l'École française de spiritualité, opposée au jansénisme.

Les quatre reliquaires, en bronze doré et en forme de chapelle néo-gothique, ont eu leur disposition remaniée lors de l'exil en Italie. Certaines reliques ont été changées et remplacées par des reliques de saints italiens, en majorité des saints évêques de Brescia du IV^e et VII^e siècles. D'autres ont été préservées et sont restées à leur emplacement d'origine (parcelles d'ossements et phylactères). Ce sont celles des apôtres saint Pierre et saint Jean et des saints italiens : saint Charles Borromée et saint Philippe Neri, sainte Claire et sainte Joconde, saint François d'Assise et saint Louis de Gonzague. Ce regroupement des saints italiens dans un même reliquaire a pu avoir été voulu par les moines de la rue d'Aubagne afin d'honorer leur pays d'accueil.

Le trésor, à la fin du XIX^e siècle, se compose pour les deux tiers environ d'ossements des saints martyrs provenant des catacombes romaines. La Custode du Vicariat de Rome répondit en effet

massivement aux demandes de l'Église de France concordataire qui souhaitait restaurer matériellement le culte des reliques. Viennent ensuite quelques reliques de la Sainte Croix, de la Vierge (voile), de saint Joseph (tunique) et des apôtres (ossements ou vêtements – *veste*) puis celles des docteurs de l'Église, papes, évêques, abbés, confesseurs...

Vénération le bon saint, le bon jour de fête fixé par le martyrologe romain, tel est le souci qu'exprime dom Gauthey dans les quelques remarques qui concluent son inventaire *Nomina sanctorum*... Elles révèlent ses interrogations et ses doutes sur l'identification d'une cinquantaine de saints présents dans le trésor pour lesquels il note *nulla mentio, nulla hoc nomine* ou encore *cujus* ? quand plusieurs saints portent le même nom.

Honorer et célébrer les saints le jour de leur fête selon le martyrologe dicteront par la suite le classement effectué par les trésoriers de l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille. Sous la forme d'un sanctoral (calendrier des fêtes des saints), les reliquaires figureront avec leur numéro de localisation et non un numéro d'identification, ceci dans le but de les retrouver aisément pour leur exposition sur l'autel, à la date de la célébration du saint.

Les inventaires de l'exil

Dans la précipitation du départ forcé vers l'Italie, au début du mois de septembre 1901, la communauté qui comptait une trentaine de moines, ne put trouver un lieu assez vaste pour l'accueillir. Provisoirement de 1901 à 1904, elle s'installa dans deux lieux différents : à Verrès (Val-d'Aoste) dans un ancien couvent de chanoines de Saint-Augustin, la prévôté de Saint-Gilles, pour une moitié, et pour l'autre moitié et le noviciat, à San Remo dans l'ermitage San Michele. De nouveau réunis en 1904 dans l'ancienne abbaye cistercienne d'Acquafredda au bord du lac de Côme, les moines durent s'installer ensuite à Chiari (diocèse de Brescia) dans l'ancien couvent franciscain à San Bernadino (1910).

Plusieurs interrogations se posent pour cette période : à la question, comment l'importante et précieuse bibliothèque et le trésor des reliques furent-ils déménagés et répartis entre les différents lieux, les archives ne sont guère bavardes. De même, alors que dom Jules Mestrallet puis dom Sixte Pandolfi sont les trésoriers⁹³, les archives du trésor à cette époque, sont toutes de la main de frère Eldrad.

Frère Eldrad Turc (1858-1929) est un passionné de reliques. Dès ses vœux prononcés à Marseille en 1888, il prospecte pour des dons possibles de reliques. En Italie, il continue ses recherches personnelles et étudie amplement les reliques de sainte Marie-Madeleine vénérées en Provence et en Italie. Il rédige aussi de nombreuses notes d'après ses lectures (1910-1920) sur les inventaires des saintes reliques de Lérins, Apt, Saint-Sauveur d'Aix, Saint-Sauveur de Brignoles, des dominicaines d'Aix, l'abbaye de Beaulieu (Flandre), Ferrières en Gâtinais, Monreale, Mont-Cassin, Saint-Victor de Marseille, La Major, Soulac, Conques, Sainte-Croix-Saint-Ouen de Rouen, Saint-Evroult, Aix-la-Chapelle, Saint-Pierre de Prades, la basilique du Latran, Brescia, Venise, Zara en Dalmatie. D'autres notes concernent ses recherches sur des reliques spécifiques comme saint Lazare, saint Maur, sainte Roseline, saint Charles Boromée, saint Didier de Vienne (à Saint-Trophime à Arles), la vraie Croix de l'abbaye de Gellone, la sainte Lance, la Sainte-Chapelle, la sainte Vierge, saint Joseph, sainte Anne à Apt, saint Jean, saints Pierre et Paul, saint Benoît, saint Antoine à Arles, sainte Thérèse d'Avila, saint Paulin de Nole, sainte Theodosia à Amiens, saint Gilles à Nîmes⁹⁴.

Ensemble de quatre reliquaires architecturés de style néogothique >

Dernier quart du XIX^e siècle

Bronze doré, tissu, ossements, verre

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

⁹³ D. Jules Mestrallet (né à Marseille) est trésorier de 1904 à 1918 ; d. Sixte Pandolfi (né à Bergame, Italie) de 1919 à 1922.

⁹⁴ Archives de Ganagobie, VIII F 1, reliques (papiers du Trésor), écrits et notes du fr. Eldrad Turc 1.



Parmi ses écrits, deux documents peuvent être considérés comme des instruments de recherche pour l'étude du trésor de Sainte-Marie-Madeleine. L'un, intitulé « *Trésor Eldradien* » est un catalogue alphabétique des saints mentionnant la date de fête et le numéro du reliquaire, une croix rouge signalant l'existence de l'authentique⁹⁵. L'autre est un agenda italien de l'année 1906 converti en une sorte de sanctoral. Sur son « *Catalogue des saintes reliques* », fr. Eldrad Turc a inscrit les saints de chaque jour avec le numéro du reliquaire, parfois le nom du donateur. À la première page de cet agenda reconverti, il a collé un tirage photographique où on le voit en partie à côté d'un meuble bas sur lequel repose une petite armoire à reliques ouverte où se trouvent rassemblés de nombreux reliquaires de diverses formes.

À la fin de l'agenda, sur des papiers encartés il a dressé les « Listes des saints aémères⁹⁶, reliques pieuses, reliques douteuses, reliques de saints personnages »⁹⁷.

La mise en ordre du trésor

De retour en France, après vingt et une année d'exil, la communauté s'installe à l'abbaye royale de Hautecombe, en face d'Aix-les-Bains. Les trésoriers, dom Jean Salvadou, de 1923 à 1959 et dom Maurice Gros, de 1960 à 1963 et de 1965 à 1970, vont alors ranger, classer, numéroter, étiqueter les reliquaires et les authentiques ramenés d'Italie. De nouveaux reliquaires vont abriter les reliques les plus précieuses, des commandes sont passées à des orfèvres, sculpteurs, émailleurs de renom : Edgar Delvaux à Leugny (Yonne), Marcel Feuillat à Genève, Donat Thomasson à Paris, Henri Charlier, Fernand Py ou à des maisons monastiques, l'atelier d'art de l'abbaye de Maredsous (Belgique), dom Gay de l'abbaye Saint-Maurice de Clervaux (Luxembourg), Saint-Martin de Ligugé. Deux reliquaires en bois dorés provenant du trésor du cardinal Pitra sont réparés à Yenne (Savoie) et redorés à Genève⁹⁸. De nouvelles reliques arrivent par dons, échanges, cadeaux, par suite d'une demande ou encore à l'occasion d'une célébration liturgique ou d'un congrès comme celui des pères abbés à Rome (1947). On peut donc parler d'un temps de renouveau pour le trésor. En 1960, selon l'estimation de dom Maurice Gros, le trésor compte plus de 1 000 reliques de saints, réparties dans 930 reliquaires, thèques, cadres et filigranes, qui sont toutes accompagnées de leurs sceaux et authentiques⁹⁹.

La localisation et le classement mis en place à Hautecombe par d. Salvadou sont précisément décrits par d. Gros :

« Les reliques sont placées dans trois armoires, deux d'entre elles se trouvent dans la chapelle Saint-André et une dans l'église : Chaque reliquaire porte un numéro d'ordre composé de 3 sigles : le premier en chiffres romains, indique les 3 armoires ; le second, en lettres capitales, renvoie au compartiment qui divise chaque armoire ; et le troisième, en chiffre arabe, la place du reliquaire dans ce compartiment. Les armoires I et II ont à l'intérieur d'une de leur porte, un plan schématisé de la place de chaque reliquaire qui s'y trouve.

Le numéro d'ordre est reporté sur la liste manuscrite des reliques, distribuées selon les jours et les mois au cours de l'année ».

⁹⁵ Archives de Ganagobie, IV F 2, reliques (papiers du Trésor). Sur la couverture du carnet de fr. E. Turc est collée une étiquette « *Lipsanographia* ». Le terme *Lipsanographia* créé par Barbier de Montault signifie science des reliques. *Œuvres complètes* de Mgr. Xavier Barbier de Montault, t. IX, Poitiers, 1894, p. 187.

⁹⁶ Saint aémère signifie qu'il n'a pas de fête dans le calendrier liturgique, la date de sa mort étant inconnue.

⁹⁷ Archives de Ganagobie, VIII F 1, reliques (papiers du Trésor), Écrits et notes de fr. Eldrad Turc 2.

⁹⁸ Archives de Ganagobie, VIII F 1, reliques (papiers du Trésor), carnet noir et notes de d. Salvadou sur la provenance de certaines reliques.

⁹⁹ Archives de Ganagobie, VIII F 1, reliques (papiers du Trésor), papier de d. Maurice Gros, « État des reliques », 6 mai 1960.



Paire de reliquaires provenant du trésor du cardinal Pitra

Italie, seconde moitié du XIX^e siècle, bois, argent, laiton, papier, ossements, verre

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Cela paraît clair, mais hélas des changements d'armoires ont eu lieu, les listes manuscrites ne sont plus à jour, « les numéros ne correspondent plus » comme le mentionne dom Salvadou dans le registre « Nomenclature des reliques du Trésor de l'Abbaye Sainte Madeleine de Marseille à Hautecombe »¹⁰⁰. Dans un calendrier sanctoral, établi par dom Salvadou et complété par dom Gros, dont le classement est par ordre alphabétique du nom des saints en latin, suivi de la cote de l'emplacement et du numéro de l'authentique, on observe des numéros différents, sans correspondance. La seule liste pouvant être considérée comme fiable et exacte est celle des authentiques dressée par dom Salvadou qui comporte 729 numéros¹⁰¹.

La mise en ordre du trésor implique aussi la suppression des reliques douteuses. Déjà dom Gauthey avait eu des difficultés à identifier à quel saint appartenait les reliques ; plus tard, frère Eldrad Turc établissait une liste des « reliques douteuses ». Cela sera chose faite en 1960 grâce à dom Gros, qui propose au père abbé, dom Édouard Dupriez « de distinguer les reliques dont l'authenticité réelle (et non plus canonique) devra [être] légitimement mise en doute [...] et d'éliminer les reliques foncièrement douteuses », c'est-à-dire une trentaine de reliquaires. La décision ne se fit pas attendre, le jour même, le Père abbé suivait la proposition de dom Gros et demandait de « mettre à part les reliques douteuses si possible dans un même endroit dans une armoire¹⁰² ».

À partir de 1970, l'obédience de trésorier n'est plus attribuée, la vacance de la trésorerie durera trente-huit ans. En 2008, la charge de trésorier est confiée à dom Mathieu Vassal. Entretemps, la communauté a quitté en 1992 Hautecombe pour Ganagobie. Désormais, une tâche immense reste à accomplir : le récolement du trésor de l'abbaye qui, depuis sa fondation et malgré son histoire mouvementée et vagabonde, s'est considérablement enrichi et embelli.

MCB

¹⁰⁰ Archives de Ganagobie, VIII F 1, reliques (papiers du Trésor), cahier de d. Salvadou, « Nomenclature des reliques du Trésor de l'Abbaye Sainte Madeleine de Marseille à Hautecombe ».

¹⁰¹ Archives de Ganagobie, IV F 2, reliques (papiers du Trésor), « Numéros des authentiques » par d. Salvadou.

¹⁰² Voir note 22, VIII F 1.

L'entrée des reliques au monastère

Vénération n'est pas adoration. Adorer est un culte rendu à Dieu seul ; vénérer est un acte religieux qui s'appuie notamment sur les reliques d'un saint, même si leur authenticité est impossible à vérifier. Les reliques sont en effet un support matériel à la foi. Au cours des deux siècles derniers, les moines de la communauté de Sainte-Madeleine – dite aussi Sainte-Marie-Madeleine – ont activement sollicité les membres de la grande famille catholique afin que des reliques leur soient confiées, ou, à l'inverse, que des fidèles, de leur propre initiative, leur fassent don de celles-ci. Certaines représenteraient un plus grand intérêt ; d'autres, plus modestes, ont néanmoins été collectées par les frères, et sont conservées dans des reliquaires, lesquels constituent une collection fort riche et variée dans ses formes, qui s'étalent de l'Ancien Régime aux années 1950.

Des reliques les plus vénérables

La sainte Epine est sans doute l'un des premiers sujets sur lequel dut arbitrer dom Guéranger, fondateur de la communauté bénédictine Sainte-Madeleine de Marseille en 1865¹⁰³. Cette épine aurait été retirée de la Sainte Couronne – ou couronne du Christ –, en l'occurrence la couronne d'épines posée sur sa tête par les soldats romains avant sa crucifixion, afin de le brimer, de le violenter et de se moquer du « roi des juifs ». Les épines firent saigner abondamment le Christ. Cette relique de la passion est acquise par Louis IX (saint Louis) en 1238 auprès de Baudoin II de Courtenay, empereur latin de Constantinople, puis déposée en 1248 à Paris, sur l'île de la Cité, avec d'autres reliques – un morceau de la croix notamment – dans la Sainte-Chapelle, érigée spécialement pour servir d'écrin. Selon une note déposée dans les archives de l'abbaye bénédictine, dom Guéranger considère que, malgré des réserves de l'archevêque de Paris, les motifs relatifs à l'origine de la sainte Epine « seraient suffisants pour autoriser le culte de cette relique¹⁰⁴ ». L'archevêque de Paris, à qui fut présentée le 28 décembre 1843 cette relique, ne délivra pas un « authentique », un certificat de l'authenticité de la relique, car il ne disposait pas, est-il écrit, de « preuves certaines »¹⁰⁵.

¹⁰³ C'est en effet dom Guéranger, abbé de Solesmes, dans la Sarthe, qui fonde cette communauté (*L'abbaye Sainte-Marie-Madeleine de Marseille à Ganagobie, 150 ans d'histoire*, Association des Amis du Prieuré de Ganagobie, Ganagobie, p. 1).

¹⁰⁴ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), 3. Sainte-Epine, note relative à la relique de la Sainte-Couronne, sans date.

¹⁰⁵ En 1913, le frère Eldrad Turc revient sur les preuves historiques qui pourraient attester de l'authenticité de ladite épine. Le sceau, écrit-il, est celui de l'église métropole d'Aix-en-Provence, qui détiendrait six épines (*Ibid.*, note, 6 septembre 1913)



« Sceau qui pendait à des fils de soie fermant le thèque de la Ste Epine »

En juin 1870, à plus d'un mois de la guerre franco-prussienne – le 19 juillet 1870, la France notifiait à la Prusse la déclaration de guerre –, c'est un autre sujet qui intéresse la communauté bénédictine. Beaucoup de reliques, notamment celles de saint Aygulf et de ses 33 compagnons martyrs, de saint Honorat et de saint Benoît, sont abandonnées dans la sacristie de la paroisse de Grasse (Alpes-Maritimes). Son curé, Hugolin, est scandalisé face au sort réservé aux reliques « entassées qu'elles sont depuis 1788 dans d'ignobles caisses ouvertes à la poussière et aux souris » et soumises « à l'indélicatesse du premier rude venu ». Par un courrier du 4 juin 1870, il suggère au prieur de Sainte-Madeleine d'en demander auprès de l'évêque de Fréjus le transfert à Marseille afin qu'elles puissent être décentement abritées¹⁰⁶. Ces reliques appartenaient à l'abbaye de Lérins jusqu'à leur transfert à Grasse durant la Révolution française. Les courriers ont dû se croiser car, à Marseille, par un courrier du 6 juin, le prieur Onésime Menault – c'est le premier prieur de la communauté – fait appel à la générosité du curé afin « de rentrer en possession des ossements de nos pères » en son prieuré à Marseille¹⁰⁷. Ces reliques, ainsi que les textes qui les accompagnent – l'un daté de 1536 et un autre, plus ancien, en écriture cursive gothique –, sont mentionnés dans la copie d'un procès verbal daté du 30 juin 1803. Finalement,

¹⁰⁶ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 4. Reliques de saint Aygulf et de saint Honorat de Lérins, courrier du curé Hugolin au prieur de Sainte-Madeleine, Tourtour, 4 juin 1870.

¹⁰⁷ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 4. Reliques de saint Aygulf et de saint Honorat de Lérins, courrier du prieur au curé de Grasse, 6 juin 1870.

l'évêque de Grasse et de Toulon autorise l'archiprêtre de Grasse, Mistre, à remettre à dom Christophe Gauthey (1833-1920), abbé de Sainte-Madeleine de Marseille de 1876 à sa mort :

« Les parcelles des reliques de St Aigulphe, de St Benoît et d'autres saints que possède la paroisse de Grasse. Il pourra à cet effet briser les sceaux épiscopaux et y substituer, provisoirement, son sceau personnel ¹⁰⁸ ».

Le 8 juillet 1872, le sous-prieur, dom Louis Le Ménant des Chesnais, s'adresse au nom de sa communauté à l'évêque de Fréjus afin qu'il « veuille bien nous accorder une relique des ossements de sainte Marie-Madeleine ». Le sujet est d'importance, ajoute le rédacteur, car :

« En fondant notre monastère à Marseille il y a peu d'années, le révérendissime père abbé dom Guéranger nous mit sous la protection de sainte Madeleine et nous la donna comme patronne et mère de ce même monastère ¹⁰⁹ ».

Le sous-prieur insiste car non seulement il y a l'argument évoqué ci-dessous de la fondation, en 1865, de son monastère mais il y a encore le contexte politique très incertain des premières années de la III^e République, née de la guerre de 1870 et de la courte expérience de la Commune de Paris, violemment anticléricale, sombrant lors de la « Semaine sanglante » et dont il s'agit ensuite d'« effacer les crimes qui ont mis le comble à nos douleurs ¹¹⁰ ».



Reliquaire de sainte Marie-Madeleine, 1937 (détail)

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

Huit ans plus tard, en 1880, l'évêque de Fréjus remet des reliques de Marie-Madeleine. Une correspondance éclaire les circonstances de cette donation. La même année, le curé de Plan-de-

¹⁰⁸ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 4. Reliques de saint Aygulf et de saint Honorat de Lérins, copie d'un courrier de l'évêque de Fréjus et Toulon à l'archiprêtre Mistre, Fréjus, 8 juin 1870.

¹⁰⁹ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 1. Reliques de sainte Marie-Madeleine. Le sous-prieur signe son courrier Le Mennant des Chesnais.

¹¹⁰ Vincent DUCLERT, *La République imaginée (1870-1914)*, Paris, Belin, 2010, p. 108, Histoire de France. Selon le même auteur, c'est un des volets de la politique de l'Ordre moral, dont une des manifestations fut la construction de la basilique du Sacré-Cœur à Paris dont la première pierre fut posée le 16 juin 1875. Sa construction avait été décidée par une loi d'utilité publique votée le 24 juillet 1873 à l'Assemblée. Elle répondait à un vœu royaliste et catholique d'« effacer les crimes [de la Commune] qui ont mis comble à [leurs] douleurs ».

Grasse, l'abbé Besson, répond à Charlotte de Rémusat de Chénerilles ¹¹¹, qui demeure à Saint-Maximin, au sujet d'une mèche de cheveux de sainte Madeleine, découverte dans la chambre de l'abbé Dose, curé doyen de Saint-Maximin, après sa mort. La dame a mesuré l'importance de la découverte et s'en est remise à l'abbé Besson : « Quand on songe que ces cheveux ont sans doute touché notre seigneur, combien cela les rend doublement précieux ». Selon l'abbé, une seule preuve atteste de l'authenticité de cette relique :

« Cheveux que le sieur Bastide, sacristain de l'église, à l'époque de la Révolution de 1793, et témoin de sa spoliation, a toujours assuré être ceux de Ste Marie Magdeleine, qui étaient renfermés dans le reliquaire, dont parle M. l'abbé Taillon, et qui entouraient l'os du bras : ces cheveux ont été conservés toujours avec soin dans la sacristie ».

Les Révolutionnaires de 1793, en particulier à partir de l'an II durant la Convention (septembre 1793-septembre 1794), sont parmi les principaux acteurs de la déchristianisation. Afin de soutenir entre autres l'effort de guerre contre la première coalition dirigée par l'Angleterre, ils récupèrent les métaux précieux des objets de culte. À leurs yeux, les reliques, en tant que telles, ne présentent alors aucun intérêt car ce ne sont que des « objets de superstition » et seuls les métaux précieux des reliquaires les intéressent alors.

Autres reliques d'importance pour la communauté, celles de saint Benoît. À partir de 1922 et jusqu'en 1992, la communauté s'installe à Hautecombe, en Savoie, après un « exil » italien qui débuta en 1901, en conséquence du vote de la loi du 1^{er} juillet 1901 sur les associations – une loi dirigée contre les congrégations religieuses qui échappaient aux règles fixées lors du Concordat de 1801 entre l'Etat et l'Eglise – jusqu'à son retour en France à Hautecombe. À la fin des années 1920, l'évêque d'Orléans répond favorablement à une demande des Bénédictins d'Hautecombe de recevoir une relique, ce qui conduit à la confection d'un écrin, en l'occurrence la représentation d'une tête en argent réalisée par Marcel Feuillat en 1935 pour les protéger et présentée lors de cette exposition à la cathédrale Saint-Jérôme. L'évêque prévient le chanoine Martineau, qui joue alors les intermédiaires, que la relique « ne sera pas importante car j'ai déjà voulu satisfaire les désirs de plusieurs abbayes bénédictines ¹¹² ». Dom Jean Salvadou (1882-1966), qui se charge alors de la collecte des reliques à Hautecombe, est en septembre 1928 informé par le chanoine Martineau du succès de sa démarche auprès de l'évêque.

L'enrichissement du trésor après 1920

Les reliques dont disposent les établissements ecclésiastiques sont toujours le résultat de dons ou d'échanges. En s'installant à Hautecombe en 1920, la communauté monastique hérite des reliques des Cisterciens qui occupent alors le monastère et qui désirent être relevés. Il en est de la sorte des reliques de saint Bernard, entrées plus tôt le 20 août 1899. En ce dimanche, jour de la fête de saint Bernard dans le calendrier liturgique, c'est avec une grande solennité que la communauté accueille les reliques. Le saint, de son vivant abbé de Clairvaux (de 1115 à sa mort en 1153), est le principal promoteur de l'ordre de Cîteaux. Le procès-verbal de réception rend compte de la cérémonie :

« Nous avons eu la joie de recevoir deux reliques de notre glorieux père, et de les recevoir de la main délicate et amie de M. le chanoine Fernand Pottier de Montauban, président de la société archéologique de Tarn-et-Garonne, membre de plusieurs autres sociétés savantes [...]

¹¹¹ Née Charlotte Louise Victorine d'Isoard de Chénerilles en 1814, mariée à Séraphin Justinien de Rémusat.

¹¹² Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 2. Reliques de saint Benoît, courrier de l'évêque d'Orléans au chanoine Martineau, 27 septembre 1928.

Le petit reliquaire d'argent en forme de médaillon renfermait 1° des cheveux de saint Bernard ; 2° une parcelle des ossements du même saint ».

Le procès-verbal décrit le savant et précieux dispositif destiné à recevoir provisoirement de telles reliques :

« Un autel avait été disposé au bas du grand escalier, devant la statue bronzée du saint, et le reliquaire enchâssé dans une monstrance provisoire en forme de croix avait été placé, couvert d'un voile de soie, sur cet autel brillant de lumières et de fleurs ¹¹³ ».

Plus tard dans le siècle, en 1937, Hautecombe reçoit trois reliques expédiées par les Carmélites de Chalon-sur-Saône, du diocèse d'Autun, décrites dans le texte que sa prieure adresse :

- « 1. Un fragment de fil de la sainte tunique de Notre Seigneur, conservée à Argenteuil.
2. Ossement tiré d'un bras de S. Hugues de Semur, IV^e abbé de Cluny (le bras, conservé à Marcigny en 1895, doit y être encore (Marcigny, Saône-et-Loire).
3. Parcelle d'une dent de S. Odilon, abbé de Cluny ».

La prieure des Carmélites évoque ensuite l'histoire de ces reliques, qui passent de main en main religieuse. Le fragment de la tunique a été envoyé à la communauté de Chalon en 1865 par le curé de Longpont, du diocèse de Versailles, qui lui-même l'avait extraite de « l'insigne relique renfermée dans un cylindre de cristal », cette dernière ayant été quant à elle retirée à Argenteuil en 1790 par le prier, cédé au trésorier de Saint-Denis puis, par la suite, revenue à Longpont. Les deux reliques des abbés de Cluny avaient été données en 1895 par le curé de la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial, haut lieu de culte bourguignon ¹¹⁴.

Trésorier de sa communauté de 1923 à 1959 et responsable, à ce titre des reliques, dom Jean Salvadou n'a pas négligé cette fonction comme en témoignent deux carnets. Le premier, qui a trait à la « nomenclature des reliques conservées au trésor de l'abbaye », a ses dernières pages réservées à la « provenance de quelques-unes des reliques du trésor » dont l'entrée est contemporaine à sa mission. Dans la marge de gauche, Salvadou y a inscrit le nom du saint concerné puis en pleine page les conditions de l'entrée de ses reliques à Hautecombe. Souvent, son nom apparaît car Salvadou, très actif, s'est beaucoup dépensé afin de collecter les reliques, telles les entrailles du curé d'Ars en 1923. Nombre de reliques entrent dans la communauté par l'intermédiaire du clergé, par exemple des reliques de saint Basile, obtenues l'une par l'intermédiaire du patriarche de Beyrouth, l'autre via l'évêché de Bruges et une troisième par un abbé parisien.

¹¹³ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 5. « Procès verbal de réception solennelle d'une double relique de saint Bernard », 1899.

¹¹⁴ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 5. Courrier de sœur Marie-Françoise de Jésus, prieure du Carmel de Chalon-sur-Saône aux pères bénédictins d'Hautecombe, 10 octobre 1937.



Bernadette Soubirous (1844-1879) par l'abbé P. Bernadou (en 1861 ou 1862)

Une petite thèque conserve des reliques de Bernadette Soubirous – un morceau de derme – envoyées par la supérieure des sœurs de la Charité de Nevers, où Bernadette a terminé sa vie après avoir pris le voile sous le nom de sœur Marie-Bernard. De Nevers en 1933, la supérieure écrit :

« C'est donc de tout cœur que je vous envoie, pour l'offrir à votre Révérendissime père abbé, une précieuse relique de notre Bernadette... Je me permets d'employer ce mot de précieux, car vous le savez, peut-être, Mon Révérend Père, nous avons eu la joie de retrouver intact le corps de Bernardette et pour ne pas l'abîmer, nous n'avons prélevé que quelques parcelles de chair... Nous en sommes donc très parcimonieuses, par force...¹¹⁵ »

Avant Salvadou, frère Eldrad Turc (1858-1929) est lui aussi très actif en ce qui concerne l'entrée par don ou par échange de nouvelles reliques. Un courrier datant de 1913 du frère Lambert, gestionnaire du trésor de l'abbaye de Corbie, évoque justement un échange de reliques avec l'abbaye Sainte-Marie-Madeleine, alors installée à Chiari en Italie : « Vos reliques sont arrivées à bon port. Puisque vous ne voulez pas des Vénérables, je vous envoie en échange des reliques des B.BK Carolus à Setia¹¹⁶ ». Il y ajoute encore d'autres reliques, dont « un morceau de l'étoffe dans laquelle le corps de St Paschase Radbert, abbé de Corbie, à l'est d'Amiens, a été caché et enterré pendant la Révolution¹¹⁷ ». Frère Lambert conclut par cette remarque ambiguë et qui révélerait les ambitions de frère Lambert : « J'espère que cette fois vous serez satisfait ». Sur une autre carte, jointe à son courrier, ce frère ajoute : « J'accepterais avec plaisir de St Hermenfroy *si*

¹¹⁵ Archives de Ganagobie, VIII F4, reliques (papiers du Trésor), 1. Documents sur les reliques, courrier de la supérieure générale des sœurs de la Charité de Nevers, Nevers, 25 juillet 1933. Bernadette Soubirous (1844-1879) est canonisée le 8 décembre 1933 après avoir été béatifiée le 14 juin 1925.

¹¹⁶ Archives de Ganagobie, VIII F4, reliques (papiers du Trésor), 1. Documents sur les reliques, courrier, sans date.

¹¹⁷ Paschase Radbert (790-865) fut moine puis abbé de Corbie de 844 à 851.

ex ossibus, et de grosseur suffisante, et je pourrais vous offrir de mon côté, de S. Gentien, martyr, que nous tenons du trésor de Corbie ¹¹⁸ ».

Si les moines sont actifs, certaines reliques sont offertes à leur communauté. Ainsi, à une date inconnue, c'est grâce à sa carte de visite que le père Jaussaud, missionnaire de Notre-Dame du Laus, dans les Hautes-Alpes, propose au frère Eldrad Turc une parcelle du bois de lit de « la vénérable sœur Benoîte Rancurel [Rencurel], favorisée pendant 54 ans des apparitions de la sainte Vierge » au XVII^e siècle dans le diocèse de Gap ¹¹⁹.

Des religieux se tournent aussi auprès de l'abbé de la communauté afin d'obtenir son accord avant de recevoir les reliques, et cela pour des raisons de préséance. En 1930, l'aumônier des orphelins du choléra de la rue d'Isoard à Marseille, questionne l'abbé de Hautecombe. Il souhaite obtenir son autorisation afin de recevoir au sein de son orphelinat des reliques de sainte Gaudentie car, écrit-il, « tout ce qui touche au diocèse de Marseille intéresse toujours l'abbé de Sainte Madeleine ». Ces reliques sont alors conservées par la famille d'un curé qui « gardait dans sa chapelle domestique le corps de la sainte martyre ¹²⁰ ».

L'abbaye de Ganagobie conserve un nombre considérable de reliques, en particulier sous forme de thèques, entrées par dons ou échanges grâce à l'activité des moines au fil du temps, sous bien des natures – matières humaines et végétales, objets... Les inventories toutes seraient déjà une tâche immense, en retracer les origines, voire les identifier, grâce aux authentiques, encore plus. C'est ce que révèlent aussi les archives de Ganagobie. Selon une note datée de mai 1960 rédigée par le frère Maurice Gros, l'abbaye conserve à cette date 930 reliquaires, thèques et filigranes d'argent, enfermant plus de 1 000 reliques de saints, dont 183 appartiennent au calendrier de la congrégation et qu'il convient d'exposer, soit une moyenne de quinze par mois ¹²¹.

Les reliques méritent des écrins à la hauteur de l'intérêt qu'elles représentent pour les religieux et, plus généralement, pour les croyants, allant de la simplicité – toute relative parfois – des thèques jusqu'aux reliquaires les plus sophistiqués et les plus précieux. Ainsi, durant l'entre-deux-guerres, le sculpteur Fernand Py crée une statuette de sainte Madeleine où, dans une « petite barque d'argent », sont déposés ses cheveux donnés en 1880. De même, un reliquaire en émail de belle facture accueille les reliques de saint Bernard qui avaient été données aux Cisterciens d'Hautecombe en 1899.

JCL

¹¹⁸ Hermenfroy (? -vers 621), moine de Luxeuil et évêque de Verdun, fêté le 8 décembre ; Gentien, martyr exécuté près d'Amiens au IV^e siècle, fêté le 11 décembre.

¹¹⁹ Les apparitions de la Vierge auraient débuté en 1664 à Notre-Dame du Laus, dans le diocèse de Gap.

¹²⁰ Archives de Ganagobie, VIII F3, reliques (papiers du Trésor), reliques remarquables, 3. Reliques de sainte Gaudentie, courrier du prêtre P. Rostan à l'abbé d'Hautecombe, Marseille, 9 décembre 1930.

¹²¹ Archives de Ganagobie, VIII F1, reliques (papiers du Trésor), 7. Papiers du père Maurice Gros, note, 1960.



L'abbaye de Ganagobie au printemps

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur – inventaire général – Frédéric Pauvarel

La réputation des mosaïques du XII^e de l'abbaye de Ganagobie ne doit pas faire ignorer que ses murs séculaires abritent aussi une singulière collection de reliquaires. Quelques-uns, des formes des plus baroques jusqu'aux sobres statues-reliquaires des années 1930, sont mis en valeur à l'occasion de cette nouvelle exposition. Les reliques, qui y sont pieusement conservées et qui ne se réduisent pas à des restes humains, demeurent des supports de la foi des fidèles.

ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES

**ALPES DE HAUTE
PROVENCE**
LE DÉPARTEMENT

**RÉGION
SUD**
PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR


Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mission
**Culture
Communication**
Direction régionale
des affaires culturelles
Provence-Alpes-Côte d'Azur

**CENTRE
DES
MONUMENTS
NATIONAUX**